Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacomtessesarahp00ohne

# LA
# COMTESSE SARAH

## PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le Samedi 15 Janvier 1887.

DU MÊME AUTEUR

# LES BATAILLES DE LA VIE

## ROMANS

**Serge Panine,** *ouvr. cour. par l'Académie française.* 3 fr. 50
**Le Maître de Forges** . . . . . 3 fr. 50
**La Comtesse Sarah** . . . . . 3 fr. 50
**Lise Fleuron** . . . . . 3 fr. 50
**La Grande Marnière** . . . . . 3 fr. 50
**Les Dames de Croix-Mort** . . . . . 3 fr. 50
**Volonté** . . . . . 3 fr. 50
**Le Docteur Rameau** . . . . . 3 fr. 50
**Dernier Amour** . . . . . 3 fr. 50
**Dette de Haine** . . . . . 3 fr. 50
**Nemrod et Cie** . . . . . 3 fr. 50
**Le Lendemain des Amours** . . . . . 3 fr. 50
**Le Droit de l'Enfant** . . . . . 3 fr. 50
**La Dame en gris** . . . . . 3 fr. 50
**L'Inutile Richesse** . . . . . 3 fr. 50
**Le Curé de Favières** . . . . . 3 fr. 50
**Les Vieilles Rancunes** . . . . . 3 fr. 50
**Roi de Paris** . . . . . 3 fr. 50
**Au fond du Gouffre** . . . . . 3 fr. 50
**Gens de la Noce** . . . . . 3 fr. 50
**La Ténébreuse** . . . . . 3 fr. 50
**Le Brasseur d'Affaires** . . . . . 3 fr. 50
**Le Crépuscule** . . . . . 3 fr. 50

---

**Noir et Rose** . . . . . 3 fr. 50
**L'Ame de Pierre.** Illustrations de E. Bayard . . . . 3 fr. 50

---

**Les Vieilles Rancunes.** Illustrations de Simonaire . 10 fr. »

---

**La Fille du Député** (Collection Ollendorff illustrée). Illustrations de René Lelong . . . . . 2 fr. »
**Six heures : La Salle d'Armes** (Collection des *Minutes Parisiennes.* Illustrations de Flasschoen. 2 fr. »

## THÉATRE

**Régina Sarpi,** drame en cinq actes . . . . . 2 fr. »
**Marthe,** comédie en quatre actes . . . . . 2 fr. »
**Serge Panine,** pièce en cinq actes . . . . . 2 fr. »
**Le Maître de Forges,** pièce en quatre actes et cinq tableaux . . . . . 2 fr. »
**La Grande Marnière,** drame en huit tableaux . . . 2 fr. »
**Dernier Amour,** pièce en quatre actes . . . . . 2 fr. »
**Le Colonel Roquebrune,** drame en cinq actes et six tableaux . . . . . 2 fr. »
**Les Rouges et les Blancs,** drame en cinq actes . . 2 fr. »

---

Tous droits de reproduction, de représentation et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.
S'adresser, pour traiter, à la Librairie Paul Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin, 50, Paris.

GEORGES OHNET

# LA COMTESSE SARAH

PIÈCE EN CINQ ACTES

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
*Librairie Paul Ollendorff*
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1902
Tous droits réservés.

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| LE GÉNÉRAL COMTE DE CANALHEILLES. | MM. | LAFONTAINE. |
| PIERRE SÉVERAC | | ROMAIN. |
| LE COLONEL MERLOT | | LANDROL. |
| LÉOPOLD FROSSARD | | NOBLET. |
| HECTOR DE POMPÉRAN | | PIERRE ACHARD. |
| LA LIVINIÈRE | | BOREL. |
| LE CAPITAINE ADHÉMAR | | GEORGES CHARTON. |
| SARAH O'DONNOR | Mmes | JANE HADING. |
| BLANCHE DE CYGNE | | ROSA BRUCK. |
| MADELEINE MERLOT | | DEPOIX. |
| ZOÉ DE POMPÉRAN | | DARLAUD. |
| MADAME SMORDEN | | VILLIERS. |

---

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser au théâtre du Gymnase.

---

*Il a été tiré à part, de la* Comtesse Sarah :

*10 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés 1 à 10*
*25 exemplaires in-8° cavalier numérotés 11 à 35*

---

# LA
# COMTESSE SARAH

---

## ACTE PREMIER

Un salon donnant sur un jardin, chez le comte de Canalheilles.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MERLOT, UN DOMESTIQUE.

MERLOT, entrant brusquement.

Le général est-il chez lui?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte arrive à l'instant.

MERLOT.

Va le prévenir que je suis là.

LE DOMESTIQUE, la main à la hauteur de l'œil.

Oui, mon colonel... Voici monsieur le comte.

## SCÈNE II

LE COMTE, MERLOT.

MERLOT.

Mon cher général...

LE COMTE.

Mon vieux Merlot.

MERLOT.

Tu as fait bon voyage?

LE COMTE.

Excellent. Tu sais, moi, je dors en chemin de fer comme dans mon lit. Je suis venu de Rome tout d'une traite...

MERLOT, riant.

Sous-lieutenant, va!

LE COMTE.

Ah çà, parlons de choses sérieuses.

MERLOT.

Tu as reçu ma dépêche?...

LE COMTE.

Et toi, ma lettre?

MERLOT.

Parfaitement. Quand on m'annonça, il y a trois jours, la mort subite de ton beau-frère, le marquis de Cygne, mon premier mouvement fut de te prévenir. Vous étiez brouillés... je n'avais pas l'intention de te faire prendre le deuil... Mais je pensais que tu voudrais revenir à cause de ta nièce.

LE COMTE.

Oui. Je ne connais pas cette enfant... Et depuis longtemps c'était un de mes chagrins. Lorsque j'eus le malheur de perdre ma sœur, il y a quinze ans, il m'eût été doux de reporter sur sa fille l'affection que j'avais pour elle. Mes différends avec le marquis de Cygne m'en empêchèrent. Blanche grandit loin de moi. Son père, qui ne s'intéressait pas à elle, la mit au couvent où toi, soldat, tu avais été contraint de mettre ta fille et, chaque fois que tu revenais de faire visite à ta petite Madeleine, tu me parlais de l'orpheline. Aussi, grâce à toi, je n'ai pas perdu l'habitude de l'aimer...

MERLOT.

Selon tes instructions, j'ai dit à mademoiselle de Cygne combien tu étais désolé de ne pas te trouver auprès d'elle dans ce triste moment... Séverac, ton aide de camp, qui, lui, avait pu partir un jour plus tôt que toi, t'a fort bien représenté hier aux obsèques... Tout à l'heure, j'irai chez moi, chercher ta nièce et ma fille, et je te les amènerai... Tout est-il bien ainsi que tu le désires?

LE COMTE

Tout, et je te remercie...

MERLOT.

Tu le peux, car ça n'a pas marché tout droit. Ma fille était auprès de Blanche, et moi je montais la garde à la porte pour éloigner les importuns. Et il en venait! Des courtiers en funérailles, des entrepreneurs de publicité, des experts pour la vente de la galerie... que sais-je? Ces gaillards-là étaient bien tombés : je les ai reçus à la pointe des baïonnettes!

LE COMTE.

Je m'en doute!

MERLOT.

Un seul a essayé de résister : un petit monsieur avec

des petits favoris, un petit lorgnon, une petite redingote, et un petit air important qui m'a fait monter la moutarde au nez. Il avait trouvé le moyen de se faufiler auprès de ma fille, et il était là, qui faisait le joli cœur. Je l'ai flanqué à la porte. Mais il a dit qu'il viendrait chez toi. Je te préviens, pour que tu le consignes.

LE COMTE.

Il se nomme?

MERLOT.

Frossard!...

LE COMTE.

Frossard? Mais c'est mon notaire.

MERLOT.

Un notaire? Ça? allons! On les prend donc au berceau maintenant ?

LE COMTE.

C'est un charmant garçon. Jeune, c'est vrai, mais très sérieux... Ah! tu mets les notaires à la porte, toi? Tu vas bien! Il venait sans doute faire signer des actes à ma nièce... Il la verra ici... Car tu comprends, n'est-ce pas, que mademoiselle de Cygne ne peut habiter que chez son tuteur ? Ma maison va devenir la sienne, et elle restera auprès de moi jusqu'à son mariage.

MERLOT, grognant.

Ou jusqu'au tien.

LE COMTE.

Que veux-tu dire?

MERLOT.

Mais ce que tout le monde dit, à commencer par les journaux qui savent tout.

LE COMTE.

Et qui inventent le reste.

MERLOT.

Voici, mon cher, la petite note qui a paru la semaine dernière et que j'ai gardée à ton intention : « Un grand » mariage. — Le général comte de Canalheilles, le » dernier descendant d'une très illustre famille, va, » dit-on, renoncer au célibat pour épouser une adora- » ble et richissime Anglaise, miss Sarah O'Donnor. » C'est à Rome, où il est actuellement en mission, que » le général a rencontré, dans le monde, cette char- » mante jeune fille, qui sera, l'hiver prochain, la » reine de toutes nos fêtes parisiennes. » — Qu'en dis-tu? Est-ce vrai, ce canard-là?

LE COMTE.

Ç'a été à deux doigts d'être vrai.

MERLOT.

Et ça ne l'est plus?

LE COMTE.

Ça peut ne plus l'être.

MERLOT.

Je ne suis pas Œdipe... Cesse de me parler par énigme et expliquons-nous comme deux vrais troupiers.

LE COMTE, s'asseyant.

Eh bien! voilà... Je suis parti, comme tu le sais, il y a un an, pour aller occuper le poste, à la fois diplomatique et militaire, que le gouvernement m'avait confié auprès du roi d'Italie... Depuis longtemps, je m'ennuyais à Paris... J'acceptai cette mission avec joie : le mouvement allait me rendre ma gaîté, ma santé. J'avais un compagnon de voyage de mon choix, dans mon aide de camp...

MERLOT.

Pierre...

LE COMTE.

Le fils du général Séverac, le héros de l'armée de Metz, mon meilleur ami...

MERLOT, protestant.

Le meilleur?... Eh bien! Et moi?

LE COMTE, affectueusement.

Est-ce que celui qu'on a perdu ne semble pas toujours le meilleur? Bref, Pierre et moi, nous nous étions mis en route, comme deux écoliers en vacances. Et je t'assure que le plus en train n'était pas le capitaine.

MERLOT.

Je m'en rapporte à toi!...

LE COMTE.

Nous venions d'arriver à Marseille, et nous étions allés faire un tour sur la Cannebière, lorsqu'une voix totalement dénuée d'accent se fit entendre! — Eh! cher comte, qu'est-ce que vous faites là? — C'était le duc de Bligny qui s'apprêtait à partir pour Nice sur son yacht à vapeur... Il avait, avec lui, un lot de bons vivants: mon petit cousin Pompéran et sa femme, la belle madame Smorden, et quelques étrangères charmantes, auxquelles il réclamait le plaisir de nous présenter. Si le bateau et l'équipage nous plaisent, on nous prendra à bord, et en route pour Gênes.

MERLOT.

Eh bien? Et la mission?...

LE COMTE.

Comment la mission?... Mais nous étions dedans en plein, puisque nous allions...

MERLOT.

Avec de jolies femmes! Oh! jeune... jeune... éternellement jeune vieillard!

LE COMTE, gaiment.

Que veux-tu ? On n'a pas toujours soixante ans. Et puis, c'était sans doute ma destinée d'aller là...Car c'était là que je devais rencontrer...

MERLOT.

L'enchanteresse...

LE COMTE.

Oui, miss Sarah... Nous étions sur le pont du yacht, entourés de nos amis, lorsque j'entends Bligny me dire : Général, permettez que je vous présente à nos charmantes passagères. Miss O'Donnor... le général comte de Canalheilles. Je me retourne et je reste immobile, saisi par la radieuse beauté de la jeune fille, qui me saluait en souriant. Imagine-toi... mais non, tu la verras !... Et alors, tu comprendras comment un brouillard passa devant mes yeux, comment j'éprouvai, à la fois, du plaisir et de la crainte, et enfin, comment, devant cette incarnation vivante de la grâce et de la jeunesse, je me sentis prêt à vendre mon âme pour n'avoir plus que vingt ans.

MERLOT.

J'ai vu jouer ça à l'Opéra. Ça s'appelle Faust.

LE COMTE.

La traversée dura huit jours, puis, nous nous retrouvâmes, miss O'Donnor et moi, à Rome. Là, dans un monde charmant, au milieu des plaisirs, nous passâmes six mois délicieux. Tout ce que l'intimité avec une femme jeune, élégante, spirituelle, peut causer de satisfactions délicates, je l'ai trouvé auprès d'elle. L'affection qu'elle me témoignait était faite des prévenances câlines qu'on a pour un père et des petits soins tendres qu'on a pour un époux. Elle sut me faire entendre qu'elle ne se plaisait avec personne autant qu'avec moi, et si j'avais été fat...

MERLOT.

Avec ça que tu ne l'es pas ?

LE COMTE.

Voyons, toi, à ma place, qu'est-ce que tu aurais pensé ?

MERLOT.

Que j'avais affaire à une enjôleuse qui voulait se faire épouser.

LE COMTE.

Eh ! je me le suis dit aussi... Et puis j'ai raisonné. Dans quel intérêt Sarah aurait-elle agi ? Elle est belle, libre, riche, heureuse... Qu'est-ce que je lui apporterais, moi ?

MERLOT.

Ton nom, ta grande situation. Miss Sarah veut être comtesse.

LE COMTE.

Eh bien, mon cher, même pas ça... Car l'offre de mon nom qu'elle avait acceptée, il y a huit jours, aujourd'hui elle la repousse... La mort du marquis de Cygne a tout remis en question...

MERLOT.

Sous quel prétexte ?

LE COMTE.

Voilà qui va te faire connaître Sarah mieux que tout ce que je pourrais t'en dire. Elle m'a déclaré que la situation n'était plus la même : que je n'allais plus être isolé comme par le passé, que dans ma nièce je retrouvais une famille, et que, par conséquent, elle n'avait plus aucune raison de devenir ma femme... Et comme j'insistais, elle a conclu ainsi : Partez, je serai à Paris en même temps que vous... Je verrai votre nièce, je causerai avec elle, et si je trouve, de son côté, la moindre opposition, je m'éloigne et nous ne nous reverrons plus.

MERLOT.

Ah ! ah !

LE COMTE.

Voilà pourquoi je t'ai dit que cette histoire de mariage, qui avait été exacte, pouvait ne plus l'être, et je te déclare, en toute franchise, que j'en aurai un réel chagrin.

MERLOT.

Et je te déclare moi, que tu auras tort... Tu es arrivé à l'âge de la retraite, mon vieux, et ce n'est pas le moment de faire campagne. Tu viens de passer un hiver délicieux, m'as-tu dit... Félicite-t'en, mais n'espère pas que ça va continuer. Passé cinquante ans, quand on se marie, c'est pour les autres !... Miss Sarah est, je te l'accorde, la perfection morale et physique... Raison de plus !... Si la tentation est trop vive, prends le train, va en Suède, en Russie, en Laponie, dans les pays les plus froids : ça te calmera ; mais n'épouse pas... Voilà le conseil que je te donne.

LE COMTE.

Quand tu auras vu miss Sarah, tu me diras le contraire.

MERLOT.

Nous verrons bien !

Séverac entre par la porte du fond.

## SCÈNE III

LES MÊMES, SÉVERAC.

MERLOT.

Ah ! bonjour, Séverac.

SÉVERAC, saluant Merlot.

Mon colonel...

Il va au général.

LE COMTE.

Vous venez de chez miss O'Donnor ?

SÉVERAC.

Comme vous me l'aviez commandé, oui, mon général.

LE COMTE.

Elle est arrivée ?

SÉVERAC.

A midi, avec mistress Stewart, sa dame de compagnie.

LE COMTE.

Elle vous a reçu ?

SÉVERAC.

Non, mon général... Du reste, je ne l'ai pas demandé.

LE COMTE, à Merlot, à part.

Il va chez cette charmante femme... il ne demande pas à la voir !

SÉVERAC.

Mistress Stewart m'a chargé de vous dire, mon général, que miss O'Donnor vous attendrait toute la journée.

LE COMTE, à Merlot.

J'y vais, et je la ramène... Toi, va chercher Blanche. Je veux les mettre en présence l'une de l'autre. Je veux que mon sort soit promptement fixé.

## SCÈNE IV

MERLOT, LE COMTE, SEVERAC,
ZOÉ, FROSSARD.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Pompéran, monsieur Frossard.

LE COMTE, à Merlot.

Tiens! C'est ta victime.

ZOÉ, entrant vivement.

Ne vous dérangez pas, cher cousin, je ne fais qu'entrer et sortir. J'ai voulu savoir si vous étiez arrivé à bon port...

Elle l'embrasse.

LE COMTE.

Hector va bien?

ZOÉ.

Très bien.

LE COMTE.

Bonjour, mon cher Frossard.

FROSSARD.

Général...

ZOÉ.

Je l'ai trouvé dans la cour, regardant les pavés d'un air malheureux, comme s'il attendait qu'on lui jetât quelque chose...

FROSSARD.

On m'avait prevenu que le colonel était là... Et après notre rencontre d'hier...

LE COMTE.

Le colonel n'est pas aussi féroce qu'il en a l'air. Nous vous raccommoderons.

MERLOT, tournant le dos à Frossard avec un grognement.

Hum !

LE COMTE.

Vous désirez voir ma nièce ?

FROSSARD.

Je l'aurais souhaité, en effet, et je voulais vous demander où je devrai me présenter...

LE COMTE.

Chez moi. Dans quelques instants, elle sera ici.

FROSSARD.

Voilà qui est parfait... Je vous demanderai donc la permission de l'attendre.

LE COMTE.

Et moi, je vous demande la permission de vous quitter. Votre ami Séverac vous tiendra compagnie. (A Zoé.) Je vais chez miss Sarah. Vous n'avez rien à lui faire dire ?

ZOÉ.

Elle est donc de retour ? Oh ! que j'aurai de plaisir à la voir !

LE COMTE.

Eh bien ! acceptez à dîner ici ce soir... Je lui raconterai que c'est exprès pour elle que vous venez... Peut-être consentira-t-elle à être des nôtres.

ZOÉ.

Ah ! général, comme si vous aviez besoin de nous pour la décider !... Enfin, c'est dit. Je vais prendre Hector au cercle. Et, si vous êtes seul, nous tâcherons de vous consoler.

LE COMTE.

Merci. (Il sonne. Le domestique paraît.) Mes gants, mon képi.

Il reste au fond avec Merlot.

FROSSARD, à Zoé.

Il y a longtemps que vous connaissez le colonel ?

ZOÉ.

Depuis que j'existe.

FROSSARD.

Est-ce qu'il est toujours comme ça ?

ZOÉ.

Toujours.

FROSSARD.

C'est une mauvaise nature ?

ZOÉ.

Non ! Il est même susceptible d'attachement. Seulement, il martyrise ceux qu'il aime. Il a adoré sa femme, et l'a un peu fait mourir de chagrin. Il aime le général, et passe sa vie à se disputer avec lui. Il peste contre sa fille, et, à l'idée de la marier, il a des convulsions de jalousie. Ceux qui font la cour à Madeleine sont des misérables. Ceux qui ne la lui font pas, des imbéciles. Voilà le personnage. J'ajouterai, pour être véridique, que si, dans une grave circonstance, on avait besoin de lui, il risquerait de se faire couper en quatre pour vous défendre... Quitte à vous massacrer lui-même après.

FROSSARD.

Je vois ça d'ici : un chien de garde qui mord les voleurs... y compris son maître.

LE COMTE, descendant, prêt à sortir.

Ma chère Zoé.

Il lui offre son bras.

ZOÉ, saluant Frossard et Séverac.

Messieurs.

FROSSARD, saluant Merlot.

Colonel...

MERLOT, il passe en grognant.

Hum!

## SCÈNE V

### SÉVERAC, FROSSARD.

FROSSARD, suivant Merlot, au fond.

Toi, si tu n'avais pas ta fille... Mais tu as ta fille... (Revenant.) Ah çà, mon bon Séverac, parlons de toi. Qu'est-ce que tu es devenu? Qu'est-ce que tu as fait, depuis un an?

SÉVERAC.

J'ai fait un voyage en Italie, et je suis devenu la bête noire d'une personne, qui a tout pouvoir sur mon général.

FROSSARD.

Tu aurais aussi bien fait de rester auprès de ta mère, hein? Elle va bien, ta mère?

SÉVERAC.

Grâce à Dieu.

FROSSARD.

Elle habite toujours sa petite maison de Bois-le-Roi?

SÉVERAC.

Toujours. Elle aurait été bien heureuse de me garder auprès d'elle... Et si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé... Mais le général le voulait, je suis parti.

FROSSARD.

Tu sais que je la connais, moi, miss Sarah?

SÉVERAC.

Comme notaire ?

FROSSARD.

Non, comme danseur... J'ai beaucoup fréquenté autrefois avec la colonie étrangère. C'est là que je l'ai rencontrée...

SÉVERAC.

Combien y a-t-il de cela ?

FROSSARD.

Cinq ou six années. A cette époque on la disait ruinée... Elle plaidait contre le marquis de Mellivan-Grey, cousin très éloigné de sa mère adoptive... Car miss Sarah est une enfant trouvée.

SÉVERAC.

Je l'ignorais.

FROSSARD.

Elle ne s'en cache pourtant pas. On la voyait toujours accompagnée de mistress Stewart, sa dame de compagnie, une vieille couperosée au visage rouge comme un feu de coke. Miss Sarah était extraordinaire et charmante. Jamais on ne la voyait la même. Un jour gaie, riant aux éclats, le lendemain elle était sombre et muette. Elle demeurait assise devant une fenêtre, à regarder passer les nuages, pendant des heures, puis, tout d'un coup, une saute de vent, la girouette tournait, et la belle se mettait à chanter, déchiffrant d'une voix admirable toutes les partitions nouvelles, ou dansait avec furie, mettant sur le flanc une demi-douzaine de cavaliers, dont ton serviteur... Tu vois que je la connais bien...

SÉVERAC.

Très bien ! Mon cher, elle est toujours la même : très riche, très fantasque, très séduisante. Plus que jamais accompagnée de la vieille dame très rouge, et

traversant le monde, comme un astre suivi de nombreux satellites.

FROSSARD.

Dont le général est le plus rapproché. Est-ce qu'il l'aime vraiment à l'épouser?

SÉVERAC.

Parfaitement.

FROSSARD.

Eh bien! c'est un contrat pour moi, ça!

SÉVERAC.

Probablement. Pourtant comprends-tu qu'une jeune fille comme elle, entourée d'hommages, s'unisse à un homme charmant, soit, mais qui pourrait être son père?

FROSSARD.

Oh! doucement, mon cher. Ce que tu attaques là, c'est une institution moderne: le mariage désassorti, conséquence de l'éducation pratique actuellement donnée aux demoiselles. Les petites filles aujourd'hui ne se laissent plus entraîner par leur imagination, elles savent apprécier et juger. Écoute indiscrètement ce qu'elles se disent entre elles. C'est très instructif. Tu en entendras cinq sur dix déclarer qu'il ne leur déplairait pas du tout d'épouser un vieux, pourvu qu'il fût très riche. Dans le temps où nous vivons, le vieux plaît beaucoup! Et sais-tu pourquoi? Parce que les générations nouvelles sont éreintées par la débauche, abêties par la paresse, et qu'entre un jeune homme ruiné de corps, d'esprit! Et d'argent, et un vieillard pourvu de santé, d'intelligence et de fortune, il n'y a pas à hésiter. Et de préférence au jeune vieux, on prend le vieux jeune. C'est ce que fait miss Sarah. Et puis, elle est Anglaise: elle doit avoir du goût pour l'archéologie.

SÉVERAC.

Frossard!

FROSSARD.

Soyons sérieux. Pourquoi es-tu mal avec miss Sarah? As-tu été trop aimable ou pas assez ?

SÉVERAC.

Je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas. Je me suis donné sottement les allures d'un censeur.

FROSSARD.

Tu as joué les Catons ? A Rome, c'était de circonstance. Voyons ton crime.

SÉVERAC.

C'est arrivé, il y a deux mois. Une fête de bienfaisance fut donnée au palais Pandolfini. La princesse avait fait construire dans son jardin des petites boutiques, où l'on vendait au profit des pauvres. Miss Sarah s'était accommodée d'un bureau de tabac.

FROSSARD.

Future veuve de général. Elle avançait !

SÉVERAC.

Il y avait un monde fou, il faisait très chaud. et beaucoup de jeunes gens des meilleures familles, ayant bu quelques verres de vin de Champagne, commencèrent à s'animer. L'un d'eux, le marquis Patrizzi, qui avait fait, depuis le commencement de l'hiver, la cour à miss Sarah, s'approcha, accompagné de quelques amis, acheta un paquet de cigares au poids de l'or, puis regardant audacieusement la jeune fille, il dit : Si vous vouliez allumer les cigares que vous vendez, on les paierait bien plus cher.—Ce n'est pas probable, répondit miss Sarah sans se fâcher, car peu de gens seraient assez fous pour m'adresser une pareille demande ? — Est-ce que vous n'avez jamais fumé ? reprit le marquis. Il y a aujourd'hui beaucoup de femmes des plus distinguées qui fument.— En Italie peut-être, dit miss Sarah, mais pas en Angleterre. — Voulez-vous essayer ? poursuivit le marquis. Je serais

assez fou, moi, pour donner deux cents louis d'un cigare qui aurait touché vos lèvres.

FROSSARD.

Bon! je vois la suite. Le général était là, il bondit!

SÉVERAC.

Le général n'était pas encore là, il n'y avait que moi, qui venais d'arriver et qui avais assisté, avec stupeur, à cette scène. Miss Sarah prit un cigare et le porta à ses lèvres. Déjà le marquis triomphait. Alors, n'y tenant plus : « Mademoiselle ! m'écriai-je, prenez garde ! Je crois que vous êtes dupe d'un excès de charité. » Elle me jeta un regard fulgurant, et d'un air dédaigneux, se tournant vers le marquis : Un cigare pareil pour un si faible prix, ce serait pour rien! On m'avait bien dit que toutes vos nobles maisons étaient dans la gêne. Vous offrez deux cents louis pour prendre ce havane, je donne, moi, mille louis pour le garder. Elle tira de sa poche un petit carnet, griffonna quelques mots, déchira la feuille et la laissant tomber sur les louis de sa recette : Pour les pauvres italiens !

FROSSARD.

De l'esprit de millionnaire ! Bravo!

SÉVERAC.

C'est ce que crièrent Patrizzi et ses amis. Ils firent une ovation à miss Sarah. Mais elle, le visage pâle et la bouche crispée, s'était penchée vers moi : Vous voyez, monsieur, que je n'ai besoin ni de conseils, ni de protection. A l'avenir, épargnez-les moi donc, je vous prie. Je m'inclinai et disparus. Le soir, le hasard me conduisit au théâtre Apollo, et je me trouvai face à face avec le marquis. Je le touchai du coude, il me fit des observations que j'accueillis mal. Bref, une rencontre fut décidée. Le bruit s'en répandit aussitôt. Le général vint pour me laver la tête, et ne sut que m'embrasser. Quant à miss Sarah, elle passa une

partie de la nuit dans le monde, comme si rien n'était arrivé. Mais, le lendemain matin, comme je partais, on me remit un petit billet dont l'écriture était toute tremblée et qui contenait ces seuls mots : Si vous revenez sain et sauf, je compte que votre première visite sera pour moi.

FROSSARD.

C'était un ordre... Tu y as obéi ?

SÉVERAC.

Non. La chance fut pour moi. Je blessai le marquis, et, comme l'affaire avait causé beaucoup d'émotion, le général me conduisit, séance tenante, au chemin de fer, et m'expédia à Naples d'où je suis revenu seulement il y a quelques jours.

FROSSARD.

Et alors quelle attitude eut miss Sarah ?

SÉVERAC.

Indifférente.

FROSSARD.

Quel ton ?

SÉVERAC.

Elle ne me parle pas.

FROSSARD.

Oh ! oh ! Et qu'en dit le général ?

SÉVERAC.

Il m'accuse d'être maussade et désagréable.

FROSSARD.

Je l'aurais parié ! Voyons, depuis que tu connais miss Sarah, il n'y a jamais eu, entre elle et toi, la moindre coquetterie ?.. Tu ne lui as pas fait la cour ?

SÉVERAC.

Le général s'occupait d'elle... D'ailleurs, quels pro-

jets aurais-je formés? L'épouser? Je n'ai pas de fortune. Et puis me vois-tu le mari de miss O'Donnor?

Il rit.

FROSSARD.

Elle l'avait peut-être vu, elle.

SÉVERAC, grave.

Enfin, veux-tu tout savoir? Eh bien! elle me fait peur, et, prudemment ou lâchement, comme il te plaira, je me suis tenu à l'écart.

FROSSARD.

Eh! Il eût mieux valu faire la bouche en cœur comme les autres! Tu te perdais dans la masse, tandis que tu t'es singularisé. Bref, étant donnée la situation où te mettent les intentions du général, tu n'as qu'un parti à prendre : demander ton changement et partir.

SÉVERAC.

C'est ce que je suis décidé à faire. Non pas brusquement, comme un familier dont on dérange les habitudes et qui est jaloux, mais au bout de quelque temps, lorsque le général aura d'autres tendresses pour lui tenir lieu de mon affection.

FROSSARD, voyant paraître Blanche au fond.

Tiens, de toutes ces tendresses, voici peut-être la meilleure qui nous arrive.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, MERLOT, BLANCHE, MADELEINE.

MERLOT.

Entrez, ma chère enfant. (A Séverac.) Canalheilles est-il revenu?

SÉVERAC.

Pas encore, mon colonel.

MERLOT, à Blanche.

Le capitaine Séverac, aide de camp du général.

BLANCHE, avec un triste sourire, à voix basse.

J'ai déjà rencontré monsieur.

Severac fait un geste d'étonnement s'incline et s'écarte.

MERLOT, à Blanche.

Un excellent soldat... (D'un air terrible.) Je l'ai vu au feu... J'en réponds comme de moi.

MADELEINE, doucement.

Mais, mon père, personne ne dit le contraire.

MERLOT, désignant Frossard.

Si, le petit, là-bas, il me semble qu'il a ricané.

MADELEINE.

Non, mon père.

FROSSARD, s'avançant vers Blanche.

Quant à moi, mademoiselle, puisque M. le colonel ne me fait pas l'honneur de me présenter à vous, je me nommerai donc moi-même : Léopold Frossard, successeur de maître Bonchamp, notaire de M. le

comte de Canalheilles et de M. le marquis de Cygne. Monsieur votre regretté père voulait bien m'accorder sa confiance, dont il n'était pas prodigue... J'espère me rendre digne de la vôtre.

BLANCHE, à Frossard.

Je vous écouterai, monsieur, mais je ne vous promets pas de vous comprendre. Je suis fort ignorante de tout, et le malheur qui me frappe me laisse bien désarmée.

FROSSARD.

Comptez, mademoiselle, sur mon entier dévouement.

BLANCHE.

Je vous remercie, monsieur, j'ai grand besoin qu'on m'aide... Le trouble dans lequel je suis est profond... Les heures qui se sont écoulées depuis trois jours me paraissent avoir été plus longues, à elles seules, que toutes celles vécues par moi jusqu'ici, tant elles sont pleines de chagrin et de tristesse. (A Merlot.) Hier, dans ce grand concours de monde qui m'entourait au cimetière, à l'exception de vous, mon bon ami, et de Madeleine qui se serrait près de moi, je ne connaissais personne. Mes yeux erraient sur tous ces visages, les voyaient indifférents ; et, au milieu de la foule, j'eus la sensation de la solitude et de l'abandon. J'avais le cœur gonflé de larmes et je ne pouvais pleurer. Je me disais : je n'ai donc pas là un parent, un ami ignoré, qui partage ma peine ? Je me trompais, car, au même moment, à quelques pas de moi, auprès d'une chapelle, je vis un inconnu qui pleurait. Il avait les bras croisés sur la poitrine, et des larmes coulaient lentement sur ses joues... Si vous saviez quelle douceur ce fut pour moi de découvrir cette douleur, que je sentis sœur de la mienne. (A Merlot.) Pardonnez-moi ! Il me sembla que je n'étais plus seule, je me trouvai moins désolée, et j'aurais désiré remercier celui qui m'avait procuré cet allègement... Du moins, je pouvais prier

pour lui, et c'est ce que je fis du plus profond de mon âme... Je sais maintenant qui il est. (Regardant Séverac.) et je suis heureuse de lui exprimer ma reconnaissance.

SÉVERAC, troublé.

Mademoiselle...

BLANCHE.

Oui, monsieur. Tout à l'heure, quand on vous a présenté à moi, j'ai dit que je vous avais déjà rencontré... C'était là... Est-ce que vous avez connu mon père ?

SÉVERAC, à voix un peu basse, avec beaucoup d'émotion.

Non, mademoiselle... Mais, moi aussi, j'ai perdu le mien que j'adorais, et je ne puis approcher d'une tombe, sans évoquer le souvenir du petit coin de cimetière, où celui que je pleure toujours dort son sommeil de soldat tombé héroïquement pour défendre la terre française.

FROSSARD.

Séverac, mon ami...

SÉVERAC.

Je vous demande pardon, mademoiselle.

BLANCHE.

Non, monsieur, ne regrettez pas ces paroles. (Très doucement, comme à elle-même.) Je serais fâchée de ne pas les avoir entendues.

MERLOT.

Ah ! voici Canalheilles !...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE COMTE; il entre par la porte du fond et s'arrête un instant immobile.

MERLOT, allant à lui.

C'est elle, mon ami.

LE COMTE, très ému.

Laisse que je la regarde. Comme elle ressemble à sa mère! Par les yeux, elle me pénètre jusqu'au fond de l'âme...

Il s'avance vers elle.

BLANCHE fait quelques pas en hésitant et timidement.

Monsieur...

LE COMTE, lui tendant les bras.

Ma fille. .

BLANCHE, s'y jetant.

Ah! mon bon oncle!

La tête sur l'épaule du général, elle pleure.

LE COMTE.

Reste là... Dès le premier instant, tu as pris ta vraie place : sur mon cœur... Va, je remplacerai auprès de toi ceux que tu as perdus. Je t'aimerai pour eux, pour moi, et si tendrement que je te dédommagerai du temps passé sans te connaître... Il y a si longtemps que je pense à toi et que je désire te voir...

BLANCHE.

Moi, je parlais de vous bien souvent avec Madeleine. Elle m'avait apporté votre portrait.

MERLOT, à sa fille.

Comment ! Où te l'étais-tu procuré ?

MADELEINE.

Mais sur la cheminée de ta chambre.

Frossard et Séverac remontent et sortent.

MERLOT.

Eh bien, à la bonne heure ! C'est donc ça : je l'ai assez cherché.

LE COMTE.

J'aurais donné beaucoup pour obtenir de t'approcher... Mais je craignais de mécontenter ton père.

MERLOT, emmenant Madeleine.

Viens faire un tour de jardin.

LE COMTE, seul avec Blanche.

Maintenant, ta tutelle me revient de droit, et je n'ai pas besoin de te dire qu'ici tu es chez toi... Tu peux, dès ce soir, venir t'installer... Je te choisirai une gouvernante, tu seras maîtresse de toi-même, comme il convient à une jeune fille de ton âge. Quand ton deuil sera terminé, tu verras le monde, et tu pourras en toute liberté disposer de ton avenir.

BLANCHE.

Je vous remercie, mon bon oncle. Mais je suis très troublée, très hésitante, j'ai besoin de me reprendre, de réfléchir. Plus calme, je vous ferai part de mes projets... En ce moment, je n'ai qu'un désir... je voudrais rester au couvent.

LE COMTE.

Rester au couvent ?... Mais pour quelque temps seulement ?.

BLANCHE, avec fermeté.

Pour quelque temps d'abord, pour toujours ensuite, si je trouve dans cette pieuse maison, où j'ai passé mon enfance, tout ce que je rêve de tranquillité et de repos.

LE COMTE.

De tranquillité !... de repos !... A ton âge, au début de la vie ?

BLANCHE.

Sans que je le connaisse, le monde m'effraie. Tous mes jours heureux se sont passés loin du bruit et de l'agitation, auprès de ma chère Madeleine.

LE COMTE.

Mais, es-tu sûre qu'elle consentira à se cloîtrer comme toi ?.. Je la crois d'humeur peu contemplative.

BLANCHE.

Son père ne veut pas la retirer avant quelques mois.. Eh bien, plus tard, si je ne puis m'accoutumer à l'isolement, peut-être la suivrai-je.

LE COMTE, très tendrement.

Tu réfléchiras, tu penseras à toi, un peu aussi à moi, et pour la décision à prendre, je m'en rapporte à ton esprit et à ton cœur.

BLANCHE.

Je vous remercie.

LE COMTE.

Il m'en coûterait de te voir t'éloigner. Je n'ai pas tes idées, moi, je n'aime pas la solitude... et j'avais déjà fait toutes sortes de projets charmants. Je voyais ma maison rajeunie par ta présence. Tu en étais l'animation, la gaîté, et voilà que tu renverses tout, en une seconde.

BLANCHE.

Mon oncle !

LE COMTE.

Tu es jeune, ma fille, et tu ne crains pas de rester seule... Mais, si tu savais, quand on est vieux, comme c'est triste !... Aussi, il faut bien que je te l'avoue...

avant de savoir que tu allais m'être rendue... pour ne pas laisser mes dernières années s'écouler dans l'abandon, j'étais prêt...

BLANCHE.

Parlez, mon bon oncle.

LE COMTE.

C'est bien ridicule avec mes cheveux blancs... J'étais prêt à prendre une compagne... Oh! une amie, une enfant, qui aurait charmé mes derniers jours, en me réchauffant le cœur des rayons de sa jeunesse. Vois quelle eût été ma joie, si, au lieu d'une fille, j'en avais eu deux : elle et toi... Vous m'auriez pris, chacune par un bras, pour m'aider à franchir les quelques pas qui me séparent encore du but. Et je n'aurais pas senti la mort me prendre, tant il m'eût été doux de vous voir ensemble me fermer les yeux !... Voilà ce bonheur détruit.

BLANCHE.

Non, puisqu'elle vous reste. Pour que vous l'ayez choisie, il faut qu'elle soit bonne et charmante.

LE COMTE.

Oui. Et tu l'aurais aimée !... C'eût été une sœur aînée pour toi.. Elle a un esprit mûri et une âme fière, ombrageuse aussi, car elle s'était sentie troublée en apprenant que j'allais te retrouver. Mais j'avais compté sur toi pour la rassurer, pour la bien accueillir, et je n'avais pas trop attendu de ton cœur, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Non, certes. Je la verrai avec beaucoup de joie. Vous me l'amènerez au couvent.

LE COMTE.

Mieux que cela, ma fille : elle va venir ici tout à l'heure. Et, si tu veux bien...

BLANCHE.

Oui, mon bon oncle, puisque cela vous fait plaisir.

LE COMTE.

Que tu es gentille!... Qui sait, si elle ne sera pas plus persuasive que moi, et ne t'amènera pas à rester auprès de nous.

BLANCHE.

Ce que je vous aurai refusé, soyez certain que personne ne pourra l'obtenir.

LE COMTE.

Tu le crois, mon enfant, mais ce n'est pas bien sûr. L'esprit est très maître de lui-même, tant que le cœur est endormi. Le tien peut s'éveiller... patience!...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis MADELEINE et FROSSARD, MERLOT, SARAH, ZOÉ, HECTOR.

LE DOMESTIQUE.

Miss O'Donnor et monsieur et madame Pompéran sont au grand salon.

LE COMTE, à Blanche, en la conduisant vers la porte de gauche.

Eh bien, mon enfant, entre là. Frossard a, tu le sais, quelques petites choses à t'expliquer. (Frossard entre par le fond. Puis venant du jardin, Madeleine suivie de Merlot.) Ton amie va t'accompagner et Merlot ira vous rejoindre quand je l'aurai présenté à miss Sarah.

Il sort par le fond avec Merlot.

FROSSARD, à Madeleine.

Est-ce que vous aimez beaucoup, mademoiselle, ce régime pénitentiaire? Moi, les couvents, je trouve ça

charmant au théâtre : *Les Demoiselles de Saint-Cyr*... *Le Domino noir*... Mais j'imagine que dans la vie réelle...

MADELEINE.

Ce n'est pas toujours très gai.

FROSSARD.

Et vous êtes gaie, vous, mademoiselle ?

MADELEINE.

Oui, monsieur.

FROSSARD.

Comme vous avez raison !

Madeleine remonte et sort avec Blanche.

MERLOT, qui rentre. — Venant à Frossard.

Qu'est-ce que vous vous permettez de dire à ma fille ? Des inconvenances ?

FROSSARD.

Oh ! colonel, vous ne le croyez pas !

MERLOT.

Occupez-vous de vos affaires.

FROSSARD.

Mais, colonel...

MERLOT.

Résistez pas... demi-tour !

FROSSARD.

Oui, colonel !...

Il sort par la droite.

MERLOT.

Je commence à le prendre tout à fait en grippe, ce petit pékin-là... (Voyant entrer Sarah avec le comte, Zoé et Hector.) Sacrédié, la jolie femme !

LE COMTE.

Entrez, miss Sarah, et que cette maison, où vous

venez pour la première fois se fasse plaisante afin de mieux vous retenir...

SARAH.

Merci, mon cher comte. Elle a noble et grand air comme son maître. Elle est hospitalière et riante... Il faudrait être bien difficile pour ne pas s'y plaire.

LE COMTE.

Laissez-moi alors vous présenter un de ses hôtes les plus assidus... un ami de trente ans, le colonel Merlot.

SARAH.

Le comte m'a bien souvent parlé de vous, colonel. Je connais tous vos faits d'armes. Du reste, pour vous apprécier à votre valeur, il eût suffi de lire l'histoire des dernières guerres.

MERLOT, s'inclinant.

On n'est pas plus aimable... (A Hector.) Charmante !

HECTOR.

Ah ! une telle femme unie à un gentilhomme comme le général ! Je vous garantis qu'on ne s'ennuiera pas chez eux !

MERLOT.

Ah ! oui ! Les fêtes !... Voilà tout ce que vous voyez ! Madame de Pompéran et vous, ma parole d'honneur, vous valsez la vie !

HECTOR.

Tiens ! Nous sommes jeunes !..

Ils remontent vers le fond.

SARAH, au comte.

Et alors, vous croyez qu'il faut comme ça... tout de suite?... Mais je vais avoir l'air de prendre votre nièce au collet !

LE COMTE.

Elle est prévenue... je lui ai tout conté... C'est une enfant douce et charmante, miss Sarah. Un peu mé-

lancolique. Elle a toujours vécu dans l'ombre. C'est comme un de ces beaux lilas qu'on fait fleurir dans l'obscurité, et qui sont frêles, délicats et blancs.

SARAH.

Il ne faut qu'un peu de soleil et d'air pur pour leur rendre tout leur éclat.

LE COMTE.

Ah ! si vous réussissiez là où j'ai échoué, il me semble que je parviendrais à vous aimer encore davantage. Je vais vous l'amener.

Il sort.

SARAH, à Zoe.

Vous ne m'aviez pas trompée, ma chère, c'est ici qu'il faut voir le comte, pour le juger véritablement. Là-bas, dans le luxe banal, de son palais de hasard, il n'était pas lui-même. Mais dans ce vieil hôtel héréditaire, au milieu de cette élégance sobre qui lui fait un beau cadre, il m'apparait comme le type accompli du vrai grand seigneur.

ZOÉ.

Ma chère, le comte appartient à une génération d'hommes dont j'ai entendu parler, quand j'étais toute petite, et qui étaient les plus séduisants qu'on pût rêver. Ils professaient un culte pour les femmes. Loin d'elles, pour eux, il n'y avait plus de plaisir et à peine d'existence. Tous leurs efforts tendaient à ce but unique : plaire ! Eh bien ! le comte est un des derniers représentants de cette belle galanterie française, fort près de disparaître, comme tous les raffinements aristocratiques, et dans un temps où on est à peine gentleman, il est demeuré, lui, gentilhomme.

SARAH.

Le portrait est fort ressemblant.

SÉVERAC, s'approchant.

Il est cependant incomplet. Tout un côté, le meil-

leur, est resté dans l'ombre. Ce mondain gracieux et insouciant, que vous voyez papillonner aux heures légères, se double, aux heures sérieuses, d'un soldat clairvoyant et énergique. Pour le juger pleinement, il faut, comme moi, l'avoir vu au milieu de la bataille, calme et fier sous les balles, marchant au danger comme à une fête. C'est alors vraiment qu'on aurait pu dire de lui qu'il est le descendant de grandes races, et, si on avait cherché un mot pour le peindre, on n'aurait pas trouvé gentilhomme suffisant, et on aurait dit tout court : c'est un homme !

SARAH, souriant.

Eh ! voilà M. Séverac qui s'échauffe ! Il s'est élevé jusqu'à l'enthousiasme... C'est un miracle !

SÉVERAC, très doucement.

Vous vous moquez, miss Sarah !... J'espérais que vous m'auriez épargné, au moins à cause du général.

SARAH, très sérieuse.

Je ne me moque pas. Je sais que vous êtes profondément attaché à M. de Canalheilles.

SÉVERAC, gravement.

Et à ceux qui l'aiment, miss Sarah !...

SARAH.

Ah ! ceci est une des meilleures paroles que je vous aie entendu prononcer depuis que je vous connais.

SÉVERAC.

Peut-être n'ai-je pas toujours dit ce que je pensais.

SARAH.

Il est vrai que vous êtes discret et même un peu taciturne... Mais, si on vous demandait ce que vous pensez, auriez-vous la franchise de le dire ?

SÉVERAC.

Si c'était utile, oui..

SARAH.

Ah! Eh bien, nous verrons.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COMTE, BLANCHE, puis MADELEINE.

LE COMTE, s'avançant vers Sarah, avec Blanche.

Ma nièce, mademoiselle de Cygne, miss Sarah. (A Blanche). Mon enfant, miss Sarah O'Donnor.

SARAH, tendant la main à Blanche.

Je sais, mademoiselle, que vous venez d'être éprouvée par un très grand malheur... Moi aussi j'ai souffert et j'ai pleuré... Je vous plains de toute mon âme.

Le comte remonte vers le fond. Peu à peu, lui et les autres personnages s'éloignent du côté du jardin.

BLANCHE, avec attendrissement.

Merci.

SARAH.

Voulez-vous que nous causions ensemble pendant quelques instants? J'éprouve pour vous une sympathie que j'ai plaisir à vous montrer. Nous avons à prendre, l'une et l'autre, une décision qui peut influer gravement sur la vie d'un homme, que nous aimons beaucoup toutes deux. Il me semble qu'ici, et en ce moment, nous serons bien inspirées.

BLANCHE.

La décision qui dépend de moi, miss Sarah, est prise... Mon oncle a dû vous le dire, je suis une sauvage et je n'aspire qu'à la retraite. Je m'éloignerai avec moins de regrets de cette maison en pensant que

je vous y laisse et que des deux affections sur lesquelles le comte avait fondé son espoir, une, la plus douce et la plus précieuse, lui est acquise.

SARAH.

Faut-il donc que je consente à ce qu'il désire ?

BLANCHE.

Il le faut, si vous avez souci de son bonheur.

SARAH.

C'est cependant parce que j'ai souci de son bonheur, que j'hésite. Mon existence n'a pas toujours été comme la vôtre : douce et paisible. Je suis une fille de bohémiens, moi; j'ai dormi sous la tente à l'entrée des villages. J'ai couru sur les routes nu-pieds, luttant de vitesse avec les chevaux des diligences, pour gagner les pences que les voyageurs me jetaient.

BLANCHE.

Vous ?

SARAH riant.

Je n'en ai pas trop l'air, n'est-ce pas ? C'est que l'éducation s'entend à métamorphoser les êtres, et fait très bien, d'une petite gypsie sauvage et échevelée, une jeune miss élégante et correcte. Il a suffi pour cela que le hasard conduisît une grande dame, lady O'Donnor, dans un pauvre bourg d'Irlande, et là me montrât à elle, me roulant dans la poussière avec un grand chien, mon véritable ami. La grande dame trouva que je ressemblais à une fille adorée qu'elle avait perdue, et, séance tenante, m'acheta à mes parents.

BLANCHE.

A vos parents ?

SARAH, avec mélancolie.

Étaient-ce mes parents ? Ils me vendaient, ils m'avaient peut-être volée... En tous cas, ils me battaient, quand je ne rapportais pas assez d'argent. Lady O' Don-

nor me fit amener devant elle et me dit : Voulez-vous venir avec moi, pour toujours, mon enfant ? Sa voix était douce, elle avait l'air bon : je répondis : Je le veux bien, milady, mais alors il faudra emmener le chien. Elle acheta le chien par dessus le marché... et voilà comment je partis pour le bonheur !

BLANCHE.

Vous aviez trouvé une véritable mère ?

SARAH.

Oui. Pendant dix ans, je fus la plus heureuse des enfants, la plus fêtée des jeunes filles. Il n'eût tenu qu'à moi de me marier alors : les plus brillants partis s'offrirent, je les refusai tous... Je ne voulais pas quitter celle à qui je devais tout : il me semblait que tant qu'elle vivrait, ma dette de soins et d'affection ne serait pas complètement payée. Le ciel me rendit libre plus tôt que je ne l'aurais voulu.

BLANCHE.

Lady O'Donnor mourut ?...

SARAH.

Il y a cinq ans... C'est le grand chagrin de ma vie. Du jour où elle ne fut plus là, près de moi, j'eus tant de luttes à soutenir que je pris mon pays en dégoût et que je me mis à voyager. Pendant cinq ans, en compagnie d'une femme qui m'est très dévouée, je menai une existence bizarre : descendant du chemin de fer pour monter en bateau, ne connaissant d'autre confort que celui des hôtels et des appartements meublés, ne suivant d'autre loi que celle de mon humeur vagabonde. La gypsie, vous voyez, qui reparaissait avide d'espace et de liberté. Eh bien ! supposez qu'au bout d'un an ou deux de mariage, la tarentule me pique, et qu'il faille repartir ?

BLANCHE.

Oh !

SARAH.

Cela peut très bien arriver. Ne me prenez pas pour

une perfection, je suis fort capricieuse. Et alors, vous figurez-vous votre pauvre oncle obligé de dévorer l'espace ?

BLANCHE, souriant.

Pour vous plaire, il achèterait les bottes de sept lieues.

SARAH.

Il n'y en a plus : c'est moi qui ai usé les dernières.

BLANCHE.

Nous saurions si bien vous enchaîner que vous ne repartiriez jamais. Et puis, vous avez tout vu, et vous avez dû souvent vous sentir lasse ?

SARAH.

Pour la première fois, cet hiver, en Italie... où, revenue je ne sais pourquoi, car je la connaissais comme un guide, je me sentis tout à coup prise d'un besoin de repos et de calme, à croire que je ne bougerais plus jamais. C'est à Rome que cela m'arrivait... J'étais très entourée. On ne tarda pas à s'apercevoir de ma métamorphose. On se dit : « Ah ! ah ! voilà une jeune personne qui pense à se ranger... » Et comme je suis très riche, en un clin d'œil, toute la haute société voulut m'épouser. On m'aima encore bien plus qu'en Angleterre. Ma fortune avait augmenté : j'avais fait des économies en voyage. Parmi tous ces hommes qui m'entouraient, un jour le général parut... Grand nom, grande situation, il était vieux garçon comme j'étais vieille fille. Il me prouva que nous étions faits l'un pour l'autre. Mais à mesure que nous approchons du moment où il faudra dire : oui, je crains que nous nous abusions l'un et l'autre. J'hésite, et je demande à ma raison, et à son défaut à la vôtre, un bon conseil.

BLANCHE.

Pouvez-vous ne pas être bien conseillée, miss Sarah, si vous écoutez votre cœur ?

SARAH.

Mon cœur! Voilà justement le point délicat!... Je ne l'ai jamais senti battre... En ai-je un? Je me le demande parfois.

BLANCHE.

Cependant, vous êtes bonne, généreuse. Vous ne pouvez rencontrer un malheureux sans être tentée de le secourir, ni voir pleurer un affligé sans essayer d'arrêter ses larmes.

SARAH.

Sans doute! Mais, chère enfant, ceci est de la pitié. Autre chose est la tendresse. On n'épouse pas quelqu'un par charité, mais parce qu'on l'aime! Le mariage est un acte grave, qu'il ne faut accomplir qu'avec l'espérance de trouver le bonheur et la certitude de le donner. Or, je suis profondément honnête. Voilà pourquoi vous me voyez inquiète et troublée... Je peux me faire illusion à moi-même, et ce serait un malheur irréparable.

BLANCHE.

Ayez confiance. Vous avez pour le comte une affection filiale : c'est celle qu'il attend et désire... Il aura sur vous l'autorité indulgente d'un père. Il régularisera votre existence, un peu impétueuse jusqu'ici. Il dirigera ce superbe torrent, et en fera une belle rivière, qui coulera calme et limpide. Et vous serez heureuse.

SARAH.

Et vous m'aimerez?

BLANCHE.

Et je vous aimerai.

SARAH.

Comme tout ce que vous me dites là est séduisant et doux et nouveau. Depuis des années je vis, au milieu du monde, comme une sauvage, en état de guerre,

et voilà que de vos petites mains vous me désarmez, que je n'ai plus la force de vouloir autre chose que ce que vous désirez, et que je réponds : oui, à tout ce que vous me demandez.

BLANCHE.

C'est donc oui?

SARAH, prenant une résolution subite.

Dans un instant, je vous répondrai. (Elle va à la porte-fenêtre donnant sur le jardin et appelle :) Monsieur Séverac! Venez je vous prie...

## SCÈNE X

LES MÊMES, SÉVERAC, entrant.

Sarah va à Séverac et l'amène en scène.

SARAH.

Monsieur Séverac... tout à l'heure, vous avez affirmé que si cela était utile, vous sauriez dire toute votre pensée. Eh bien, j'ai besoin de la connaître. Puis-je vous interroger ?

SÉVERAC.

Je vous écoute, miss Sarah.

SARAH.

Le comte m'a demandé ma main. Faut-il que je l'épouse ?

SÉVERAC, après un temps, un peu assombri.

Je ne m'attendais pas à une telle question. Pourquoi est-ce à moi, plutôt qu'à tout autre, que vous l'adressez?

SARAH.

Je ne l'ai pas adressée qu'à vous seul. Mademoiselle de Cygne m'a déjà répondu.

SÉVERAC.

Affirmativement?

SARAH.

Affirmativement. Elle est la plus proche parente de M. de Canalheilles, elle va être sa pupille, presque sa fille... Vous, le comte vous a voué une affection vraiment paternelle. Si j'entre dans sa maison, je veux que la porte m'en soit ouverte par elle et par vous : les deux êtres qu'il aime le mieux.

SÉVERAC, amèrement.

Après vous.

SARAH, froidement.

Peut-être. Je vous interroge donc, résolue à faire ce que vous me conseillerez... Le mot qui décidera de mon avenir, je veux que ce soit vous qui le prononciez... Vous me comprenez? Un mot, un seul mot... Quel qu'il soit... Et je fais ce que vous me dites de faire... quoi que ce soit.

SÉVERAC, comme s'interrogeant.

Si vous le repoussez, il souffrira.

SARAH.

Je le crois.

SÉVERAC, sourdement, après un temps.

Alors épousez-le !

SARAH, après un temps.

Je l'épouserai.

Ils se séparent, Séverac remonte.

BLANCHE, au comte, qui entre par le fond, suivi de Merlot, Frossard, Madeleine, Hector et Zoé.

Tout le monde est d'accord ! Mon oncle, je vous prends votre fille, vous ne m'en voudrez pas, car à la place, je vous donne votre femme.

Elle met la main de Sarah dans celle du comte.

Rideau.

# ACTE DEUXIÈME

Un salon dans l'appartement de Sarah. — Glace sans tain au fond, au dessus de la cheminée. — Porte à droite et à gauche au fond. — Au premier plan, porte à gauche et fenêtre à droite.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

SÉVERAC, FROSSARD.

SÉVERAC, accoudé à la cheminée, regardant par la glace sans tain dans le salon du fond.

Elle passe gracieuse et légère au bras de son danseur... Quelle animation sur son visage!.. Quelle gaîté dans ses yeux!.. Qu'ils sont heureux, ceux qui peuvent librement s'approcher d'elle, parler, rire, essayer de lui plaire, et se griser du parfum de sa beauté.

FROSSARD, entrant et allant à lui.

Bonjour, Séverac... Qu'est-ce que tu fais là, comme un songe-creux? C'est la comtesse que tu regardes danser, et cela t'absorbe à ce point-là?

SÉVERAC.

Non, je pensais à autre chose et je regardais sans voir... Mais la répétition est commencée... et tu es en retard...

FROSSARD.

En retard! Mon cher, il est cinq heures, et la journée d'un notaire ne finit qu'au moment où l'on dîne...

Il m'a fallu, pour échapper à mes nombreux clients, passer par l'escalier de service, comme pour entrer dans ces appartements, faire de longs détours. Où sommes-nous ici?

SÉVERAC.

Dans le petit salon de la comtesse.

FROSSARD.

Sanctuaire réservé?

SÉVERAC.

Ordinairement... Mais aujourd'hui l'hôtel est à sac.

FROSSARD.

Ce sont les Pompéran qui mettent tout à l'envers, n'est-ce pas? Ce charmant petit ménage aurait trouvé moyen d'organiser une fête sur le radeau de la Méduse.

SÉVERAC.

Et d'y donner à souper.

FROSSARD.

Du reste, la comtesse n'est pas ennemie d'une douce gaîté, et le général ne dédaigne pas de fredonner une aimable romance sur son vieux luth! (Il chante.) *Bouton de rose*... 1812, répertoire de Garat.

SÉVERAC.

Frossard!

FROSSARD.

Oui, mon bon... Tu sais que je l'aime bien, ton chef... mais il est d'une jeunesse qui m'humilie.

SÉVERAC.

Il est d'une bonté qui devrait te désarmer.

FROSSARD.

Oh! si on ne peut pas parler du comte, alors, parlons de la comtesse... Ce n'est pas sa bonté à elle, que tu vanteras, car sapristi, elle ne te gâte pas.

SÉVERAC.

M'as-tu entendu m'en plaindre ?

FROSSARD, gaîment.

Non ! tu es comme saint Sébastien, toi : criblé de flèches, tu souris à tes bourreaux.

SÉVERAC.

Mon cher, tu ne peux savoir combien de fois j'ai béni les mauvaises dispositions de la comtesse à mon égard. Elles m'ont permis de reconquérir ma liberté, sans être accusé d'ingratitude par le général... Tu sais que j'étais bien résolu au moment de son mariage à lui demander mon congé. J'avais préparé un petit discours dont j'étais assez content. Il ne me laissa pas le temps d'ouvrir la bouche et, avec une effusion irrésistible, il me déclara que rien n'était changé, que j'étais un fils pour lui, que la comtesse serait une sœur pour moi...

FROSSARD.

Tous parents... Délicieux !

SÉVERAC.

Bref, il m'entortilla si bien que je rengaînai mon compliment, et acquiesçai à tout... Seulement, je tirai sur ma corde et, les boutades de la comtesse aidant, j'arrivai à m'affranchir de quelques servitudes qui eussent été horriblement gênantes... Ainsi, j'habitais l'hôtel autrefois : j'ai pu me loger au dehors ; je déjeunais ici tous les jours et j'y dînais souvent : j'ai pris l'habitude de ne me présenter qu'aux heures de service... J'ai su ainsi, aux yeux du monde, éviter l'écueil toujours dangereux de l'existence familière auprès d'une jeune femme. J'ai ménagé l'affection réelle que le général a pour moi, voilà un an que cela dure, sans méchants propos, sans calomnies, et cela, grâce aux rigueurs de la comtesse... Comment veux-tu que je m'en plaigne ? Et si je le faisais, ne serais-je pas bien ingrat ?

FROSSARD.

Tu es un garçon d'esprit et de cœur... Nous nous étions demandé autrefois, t'en souviens-tu, si le sentiment que la belle Sarah avait pour toi était de la haine ou bien de l'amour ?

SÉVERAC.

C'était de la haine.

FROSSARD.

Il faut le croire ! Quoiqu'au moment de son mariage, elle ait eu une période d'attendrissement assez singulière... Elle t'a consulté, si je ne me trompe, elle t'a presque demandé ton consentement.

SÉVERAC.

Comme à mademoiselle de Cygne !

FROSSARD.

Es-tu bien sûr que ce jour-là, elle n'ait pas voulu te mettre nettement au pied du mur ?

SÉVERAC, avec humeur.

Et quand bien même cela serait ?...

FROSSARD, l'interrompant.

Tu es étonnant ! Mais alors sa dureté actuelle ne serait peut-être que la révolte inconsciente de sa vertu. Elle ne te traiterait si mal que pour résister au désir de te traiter trop bien... Bizarre problème psychologique ! Tu n'es pas curieux, si tu n'as pas eu l'idée de l'étudier !

SÉVERAC.

Je ne suis pas curieux, en effet, et surtout je suis prudent... Imiter tous ces jeunes gens qui entourent la comtesse, marivauder, coqueter avec elle, tourner comme un papillon autour de la flamme... non ! non ! c'eût été un jeu trop périlleux ! La plus ferme raison peut avoir une heure de défaillance... J'ai préféré me tenir à l'écart, au risque de déplaire et d'être mal-

mené... C'est plus pénible pour moi, mais c'est moins dangereux...

FROSSARD, à part.

Oh! oh! voilà un gaillard qui me paraît plus touché qu'il ne veut bien le dire!... (Haut.) Est-ce que tu supporteras cette situation-là encore longtemps?

SÉVERAC.

Non! Vois-tu, l'existence que je mène ici m'assomme... Cette oisiveté, que je traîne dans les salons, me pèse... Je vois que ma gravité est un épouvantail pour tous ces gens joyeux. Aussi, que j'aie un bon prétexte, ou seulement un mauvais, pour m'en aller, et je reprends du service actif. Je vais où l'on fait la guerre, et, mordieu, vivent les coups de sabre! Je les préfère aux coups d'éventails.

On entend des acclamations et des rires dans le salon du fond.

FROSSARD.

Ah! on dirait que la répétition est terminée... Je ne te promets pas des sabres, mais je crois bien que voilà des éventails qui nous arrivent.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE, MERLOT, SARAH, ZOÉ, MADAME SMORDEN, MADELEINE, LE CAPITAINE ADHÉMAR, HECTOR.

MERLOT.

Ouvrez toutes les fenêtres... Je ne sais pas comment ces dames font pour danser! Le grand salon est une étuve...

Nous avions moins chaud dans le Sahara, et encore nous nous battions.

SARAH.

A la bonne heure, on respire. Bonjour, mon cher monsieur Frossard, Hector, venez ici... Je suis très contente... votre gigue va très bien...

MADAME SMORDEN.

Du reste, le capitaine Adhémar nous a composé un air si enlevant qu'en l'écoutant on a peine à rester en place.

SARAH.

Cela me rappelle mon pays !

ADHÉMAR.

Mesdames, vous me comblez... Je ne mérite pas...

SARAH.

Si... si, vous avez un très joli talent. (Allant à Frossard.) Monsieur Frossard, vous avez manqué la première partie, vous...

FROSSARD.

Un testament énorme à faire, comtesse... J'ai bien regretté...

SARAH.

Oh! vous n'échapperez pas au menuet. (A Adhémar.) La musique en est terminée, n'est-ce pas ?

ADHÉMAR.

Pourvu qu'elle vous satisfasse! Je suis dans une anxiété !...

HECTOR.

L'air est charmant! Quant au menuet, c'est celui qu'on a dansé chez la duchesse de Borodino.

SARAH.

Nous allons le répéter dans un instant.

HECTOR.

Quand vous aurez soufflé un peu.

MERLOT.

Il leur parle comme à des chevaux!...

SARAH, à madame Smorden.

Voulez-vous prendre une tasse de thé?

MADAME SMORDEN.

Volontiers!

MERLOT.

On va se mettre à boire de l'eau chaude. Si je pouvais aller fumer un cigare!.. Ma fille est avec madame de Pompéran... l'horrible Frossard cause avec ces messieurs... oui, je peux...

Il s'éloigne.

FROSSARD, prenant un collier sur la table du milieu.

Tiens! Quel est ce bizarre ornement?

MADAME SMORDEN, s'approchant.

C'est le collier d'un chef indien. M. Smorden l'a acheté à un trappeur des grands lacs, et me l'a envoyé... Je viens de l'apporter à Sarah pour la collection du général. Voyez-vous ces pendeloques rouges? Ce sont des griffes d'opossum peintes. En même temps qu'un ornement, c'est un livre de comptes Chacune d'elles représente une chevelure, prise le plus souvent autour du poteau de tortures... Un peu de thé?

FROSSARD.

Avec beaucoup de sucre, je vous remercie.

ZOÉ, à Madeleine.

Alors, ce sera votre premier bal?

MADELEINE.

Oui, madame, et papa ne voulait pas m'y conduire.

ZOÉ.

Pas commode, papa!

MADELEINE.

Il est excellent, seulement il faut savoir le prendre.

FROSSARD.

Eh bien! je ne sais pas, moi! (Se rapprochant.) Il est évident, mademoiselle, que le colonel ne vous a pas retirée du couvent pour vous laisser à la maison.

MADELEINE.

Mais il ne m'a pas retirée. On n'a plus voulu me garder.

FROSSARD.

Parce que vous étiez trop méchante?

MADELEINE.

Non! Parce que j'étais trop vieille... J'avais redoublé toutes mes classes... On n'a plus rien trouvé à me donner à faire... Pour rester, il aurait fallu prononcer mes vœux.

HECTOR, au fond à madame Smorden.

Mais non, chère madame... c'est très simple, je vous assure... Tenez, vous allez voir... Zoé, ma chère, venez esquisser la passade du menuet avec moi.

Zoé remonte au fond avec Hector devant le comte. Hector et madame Smorden dansent un pas de menuet pendant qu'Adhémar fredonne et bat la mesure.

FROSSARD.

Excusez-moi, mademoiselle, si je vous adresse une question... Vous venez de dire que, pour ne pas sortir du couvent, il eût fallu prononcer vos vœux... mademoiselle de Cygne qui y est restée, elle, va-t-elle donc prononcer les siens?

MADELEINE.

On le dit, elle le déclare, mais ce n'est pas sûr.

FROSSARD.

Le général, sans doute, s'y oppose.

MADELEINE.

Non... Le général, il y a un mois, quand je suis sortie, a fait tout ce qui dépendait de lui pour entraîner Blanche à me suivre. Son deuil était terminé, rien ne la retenait plus dans la retraite.

FROSSARD.

Que sa vocation.

MADELEINE, souriant.

Oh! sa vocation! Elle n'a jamais été bien réelle. Elle était faite de timidité, d'indolence et d'habitude... Nous avions toujours vécu là... Il y a un grand jardin plein de fleurs et d'oiseaux... Mais voilà que je n'y suis plus.

FROSSARD.

C'est une raison.

MADELEINE.

Et puis, il y en a une autre, meilleure encore.

FROSSARD.

Dites-la moi!...

MADELEINE.

Je ne peux pas.

FROSSARD.

C'est mystérieux?

MADELEINE.

Si mystérieux que la principale intéressée ne s'en doute peut-être pas elle-même.

FROSSARD.

Ah! ah!

MADELEINE.

Mais une force, qui pour être irraisonnée, n'en sera pas moins irrésistible, la ramènera dans le monde, vous verrez.

FROSSARD.

Tant mieux! une héritière de cinq cent mille francs de rente n'est pas faite pour le célibat... Voilà mon opinion!...

MADELEINE, étourdiment.

Et peut-être la sienne.

FROSSARD, gaîment.

Ah!

MADELEINE.

Je n'ai rien dit!

FROSSARD.

Ne craignez rien! Un notaire est un confesseur! (A Madeleine.) C'est égal, mademoiselle, nous voilà de moitié dans un secret: ça engage...

MADELEINE.

A quoi?

FROSSARD.

A être bons amis!

MADELEINE, gaîment.

Ah! très volontiers.

Ils se donnent la main.

MERLOT, paraissant derrière eux.

J'en étais sûr!

MADELEINE.

Mon père! (Elle salue Frossard.) Excusez-moi, monsieur!

Elle se sauve.

FROSSARD.

Je le crois bien. (A Merlot.) Colonel, croyez...

MERLOT.

Silence, monsieur. Les jeunes filles, c'est sacré.

FROSSARD.

Oui.

MERLOT.

Je vous apprendrai à vivre, moi!

FROSSARD.

Oui.

MERLOT.

Je vous couperai les oreilles.

FROSSARD, essayant de résister.

Ah! mais...

MERLOT.

Assez! demi-tour!

FROSSARD, dominé.

Oui, colonel.

Il sort par le fond.

LE COMTE, descendant.

Eh bien! tu tourmentes encore ces pauvres enfants?

MERLOT.

C'est ce blanc-bec qui se permet de faire la cour à ma fille.

LE COMTE.

Il a bien raison. Et toi, tu seras bien à plaindre quand tu auras pour gendre un aimable garçon qui a une fortune magnifique.

MERLOT.

Je ne peux pas le sentir!

LE COMTE.

Pourquoi?

MERLOT.

Pourquoi? Je n'en sais rien! Et c'est ce qu'il y a de pis.

LE COMTE.

Allons, n'empoisonne donc pas à plaisir ta vie et celle des autres, épanouis-toi une fois par hasard, et ne fais pas mauvaise figure à cette jeunesse. C'est si beau d'être ardent, passionné, de ne pas avoir de rides sur le front ni de cheveux gris sur la tête, et de pouvoir encore chanter, danser et rire. Nous qui sommes vieux, soyons indulgents et jouons notre rôle de papa en conscience, préparons les plaisirs de ces charmantes femmes, et de ces aimables garçons : qu'ils dépensent, c'est nous qui paierons! Bien heureux si, à ce prix, ils nous tolèrent au milieu d'eux, et nous permettent, du spectacle de leur joie, de nous faire encore du bonheur.

MERLOT.

Eh! Chacun, son tempérament! Je ne suis pas un galantin, moi, un soldat Watteau, un général en pâte tendre... Je suis un vieux dur à cuire... Je n'aime pas qu'on se moque de moi!... Et si ce petit rien du tout continue à tourner autour de ma fille... sacrebleu! nous verrons!

LE COMTE.

Grognon, va!

MERLOT.

Grognard! si tu veux bien!

Le comte remonte au fond. Séverac et Hector en causant sont descendus en scène.

SARAH, en scène.

Eh bien! Hector, commençons-nous le menuet?

HECTOR.

Mais comtesse, nous ne sommes pas en nombre... La

Livinière nous manque... Je ne sais pas à quoi il pense, vraiment.

SARAH.

Passons-nous de lui : il répétera demain dans la journée, et tout ira bien le soir.

HECTOR.

Nous passer de lui? C'est impossible!... Notre quadrille sera boiteux!... Ce La Livinière! qu'est-ce qu'il peut faire? Je ne comprends pas qu'on ne soit pas plus sérieux.

MADAME SMORDEN, gaîment.

Mettons M. de La Livinière au ban de nos petites fêtes.

HECTOR.

Si un de ces messieurs, encore, voulait le doubler... Ça irait mal, mais au moins, nous serions au complet. Frossard en est...

FROSSARD.

Moi!... oui... oui... j'en suis.

HECTOR.

Le comte?... C'est lui qui surveille les mouvements... Le colonel?...

FROSSARD.

Ah! non, pas le colonel! Moi je me suis réfugié dans le menuet pour être tranquille!...

HECTOR, voyant Séverac.

Eh bien! mais, Séverac?... voilà notre homme!

SARAH, avec une impertinente légèreté.

M. Séverac?... Au fait, c'est vrai : comme aide de camp il n'a rien à faire, ça l'occupera.

Un silence gêné. — Tout le monde se regarde.

SÉVERAC, s'avançant.

Je vous remercie, madame, de me faire comprendre si nettement combien je suis peu à ma place dans votre maison.

SARAH, après un temps.

Mais, monsieur, je ne sais pas comment vous interprétez mes paroles...

SÉVERAC, très respectueux.

Je les interprète, je crois, comme il convient...

SARAH, sèchement.

A votre aise!

LE COMTE, s'avançant en voyant l'attitude hostile de Sarah et de Séverac.

Qu'y a-t-il donc?

Séverac remonte.

SARAH, avec un rire dédaigneux.

Rien de sérieux. M. Séverac, que j'ai prié de danser avec nous et qui se fâche! (Remontant.) Allons, mesdames, nos partenaires nous attendent.

Elles sortent du côté du grand salon.

FROSSARD.

Je crois que Séverac tient son prétexte...

## SCÈNE III

SÉVERAC, LE COMTE.

LE COMTE.

Ah çà ! Séverac, qu'est-ce qui se passe ?

SÉVERAC.

Fort peu de chose, mon général... Madame la com-

tesse vient de me faire entendre qu'un soldat de salon peut être facilement pris pour un soldat d'antichambre, et qu'entre mon uniforme et une livrée, elle voyait à peine de différence. Voilà tout.

LE COMTE.

Ce que vous me racontez là est invraisemblable. Si une pareille injure vous avait été faite, vous savez que je ne suis pas de caractère à la tolérer... Mais non. la comtesse, elle-même, affirme qu'il n'y a rien de sérieux... Vous avez mal compris ce qu'elle vous a dit...

SÉVERAC, froidement.

Cela doit être, en effet, puisque madame de Canalheilles l'assure... Je suis donc un sot de l'avoir si mal comprise... Mais comme il est à craindre que mon intelligence ne se développe pas, pareille confusion peut se reproduire. Je serais désolé d'être ici une cause de trouble. Il convient donc que je m'éloigne, et j'ai le regret, mon général de vous demander mon congé.

LE COMTE.

Votre congé ? Vous voulez vous séparer de moi ?

SÉVERAC.

Ce sera avec un grand chagrin, mon général, car j'ai pour vous une profonde affection et une vive reconnaissance. Mais il faut faire passer le respect de soi-même avant tout.

LE COMTE.

Mon cher, voilà de bien grands mots pour une fort petite affaire !... Je ne vous trouve pas tel que je voudrais vous voir, Séverac. Vous êtes âpre, cassant... Il y a du parti pris dans votre résolution. Ce n'est pas pour un mot dit en l'air par la comtesse que vous partez ainsi à fond.

SÉVERAC.

Depuis quelque temps déjà, en effet, mon général, je pensais que j'ai assez mené la vie douce dans la

sinécure que vous m'avez faite, et qu'il vaudrait mieux pour moi rentrer dans le rang... Madame la comtesse s'est chargée de m'éclairer complètement sur ce point-là...

LE COMTE.

Vous êtes absurde !... Vous cédez à un mouvement d'humeur : je ne le souffrirai pas... J'ai quelque autorité sur vous, je suppose. Où iriez-vous d'abord, si vous me quittiez ?... Dans un état-major en province ?

SÉVERAC.

Non, mon général. Si je m'éloigne de vous, ce sera pour faire campagne. Je demanderai à partir pour l'Afrique !

LE COMTE.

Eh ! sacrebleu ! je ne dis pas que vous auriez tort !.. L'Afrique a été notre grande école de guerre. C'est là que votre père et moi avons conquis nos premiers grades... Il faut que les jeunes gens aillent se faire tanner le cuir au soleil... Mais à la condition que ce soit pour quelque chose... Si l'on se battait, je ne me reconnaitrais par le droit de vous retenir... Mais l'Algérie est tranquille, pour le moment. Qu'est-ce que vous y feriez ?

SÉVERAC.

Mon général, ce que je ne fais pas ici : mon métier.

LE COMTE.

Allons, Pierre, pour un très léger motif, ne me faites pas une sérieuse peine. Faudra-t-il que j'aie le regret de penser que la comtesse m'a privé de la joie de vous garder près de moi ? Elle est pourtant la meilleure des femmes... Et vous, vous êtes un brave enfant. Mais vous ne vous donnez vraiment pas assez la peine d'être aimable... Ici, on est très gai, on danse, on joue la comédie. C'est une fête perpétuelle, dont vous vous écartez d'un air de blâme... C'est très déso-

bligeant ! Ne me dites pas le contraire : je vous vois bien... De pareilles attitudes contrarient une jeune femme. Peu à peu, elle laisse percer son mécontentement. Enfin, tout cela n'a pas le sens commun, mais faites meà culpà... C'est votre faute.

SÉVERAC.

Je m'en punirai donc, et ce sera justice.

LE COMTE.

Non ! Car ce ne serait pas vous que vous puniriez : ce serait moi... Je fais appel à votre amitié... Je vais raisonner la comtesse. Elle sera certainement désolée de vous avoir froissé. Allez m'attendre dans mon cabinet : vous y trouverez des dossiers à classer pour le ministère : cela vous calmera. J'irai vous chercher tout à l'heure... Vous ferez votre paix avec la comtesse... Et plus tard, si vous tenez absolument à vous éloigner, je vous promets que j'accueillerai votre demande. Au moins vous ne serez pas parti pour une vétille. Est-ce entendu ?

SÉVERAC.

Mais, mon général...

LE COMTE, voyant Séverac silencieux, avec autorité.

Je vous l'ordonne.

SÉVERAC.

J'obéirai !

Il sort.

## SCÈNE IV

LE COMTE, MADAME SMORDEN, puis SARAH.

LE COMTE.

Voilà un diable de garçon qui n'est pas commode à mener... (Allant à madame Smorden.) C'est fini, la danse ?

MADAME SMORDEN.

C'est fini, tout le monde s'en va... Ça a marché supérieurement.

LE COMTE.

Ah ! tant mieux !

MADAME SMORDEN.

Votre cousin Pompéran est un homme de génie... Il fallait le voir, un bâton à la main, réglant son ballet... Il a rudoyé ces dames... Elles sont enchantées !

LE COMTE.

Parfait ! Où est Sarah ?

MADAME SMORDEN.

Elle reconduit nos amis. Au revoir, général.

LE COMTE.

Vous me quittez si vite.

MADAME SMORDEN.

Je suis très pressée... Il faut que je passe chez mon couturier pour essayer la robe que je mettrai demain soir ici... Vous voyez que c'est encore de vous que je m'occupe, et puis, il faut que j'aille jusqu'à Saint-James, pour voir comment va le cheval que mon mari a envoyé d'Amérique, pour courir le grand prix, dimanche.

LE COMTE.

Est-ce que je ne le verrai jamais, monsieur Smorden ?

MADAME SMORDEN.

Si ! mais pas en Europe : il s'y ennuie. Venez avec moi en Amérique, au mois d'octobre.

LE COMTE.

C'est une idée !

MADAME SMORDEN.

Là ! vous le verrez dans son domaine où il est roi, avec ses milliers de serviteurs, ses troupeaux de bœufs innombrables et ses bandes de chevaux sauvages... Il vous fera chasser l'ours gris, et vous conduira aux mines d'argent...

LE COMTE.

Sarah a vu tout ça ?

MADAME SMORDEN.

Sarah a vu tout ça... Mais vous me faites bavarder... Adieu... (Sarah entre.) Adieu, chérie.

SARAH.

A demain.

Elle la conduit jusqu'à la porte.

## SCÈNE V

### LE COMTE, SARAH.

LE COMTE.

Madame Smorden est, certes, une très jolie femme. Comment son mari la laisse-t-il passer six mois, tous les ans, loin de lui ?...

SARAH.

Il n'est pas jaloux...

LE COMTE.

Il ne l'aime donc pas ?

SARAH.

Vous n'admettez pas l'amour sans la jalousie?

LE COMTE.

Non.

SARAH.

Seriez-vous jaloux de moi?

LE COMTE.

Oui, si vous m'en donniez l'occasion...

SARAH.

Et vous seriez très méchant?

LE COMTE.

Je n'en sais rien... Mais je crois que je serais très malheureux!... Il est vrai que vous êtes la plus simple et la moins coquette des femmes.

SARAH.

Je tâche de vous plaire, voilà tout.

LE COMTE.

Vous y réussissez... Cependant...

SARAH.

Ah! Il y a un cependant?..

LE COMTE.

Que vous pourriez si facilement faire disparaître.

SARAH.

Il faudrait pour cela?

LE COMTE, doucement.

Être indulgente, et traiter un peu moins durement mon pauvre Séverac.

SARAH, avec ennui.

Ah! M. Séverac! J'aurais dû m'y attendre... Il s'agit de lui?...

LE COMTE.

De moi surtout .. Car lui, il ne réclame rien, sa résolution est prise, il veut partir.

SARAH, brusquement.

Eh bien! qu'il parte! Il a raison. C'est ce qu'il a de mieux à faire...

LE COMTE.

Mais c'est ce que, moi, je ne voudrais pas qu'il fît. Je lui ai dit que je vous parlerais et que je vous disposerais favorablement.

SARAH, avec âpreté.

En vérité? Vous avez supplié ce jeune homme, vous, son chef, et cela n'a pas suffi; il vous a fallu prendre en mon nom des engagements...

LE COMTE.

Sarah!...

SARAH.

Voyons! Que devrai-je faire pour me rendre propice ce désagréable personnage?...

LE COMTE, très doucement.

Ma chère Sarah, vous ne connaissez pas Séverac. Vous le croyez de nature compassée et froide. Il n'est que réservé et modeste. Son père était ainsi. Sous la glace de son caractère, il y a une grande chaleur d'âme et une admirable générosité d'esprit... Un peu raide d'allures, je vous le concède, un peu puritain, mais pas banal, au moins!..

SARAH.

Eh! puritain! Justement! C'est ce que j'ai le plus en horreur! J'ai quitté l'Angleterre pour fuir les puritains! Ils m'ont fait assez de mal avec leur rigorisme d'apparat et leur vertu de pacotille! Et puis, tenez, je ne sais rien de haïssable comme un homme sans jeunesse, et votre Séverac est un jeune vieux!

LE COMTE, souriant.

Pas tant! Il est vif à l'occasion... Témoin l'affaire du palais Pandolfini.

SARAH, d'une voix dure.

Ah! Vous auriez mieux fait de ne pas me rappeler ce souvenir. C'est un des plus mauvais de ma vie. Ce jour-là, pendant quelques secondes, j'ai senti qu'il me soupçonnait, qu'il me méprisait presque.

LE COMTE.

Comtesse!

SARAH.

Pour oser me défendre, il me croyait donc en danger?... Cette supposition était un outrage!... Un homme aimant eût seul été excusable... Et vous savez mieux que personne, qu'il ne m'aimait pas!...

LE COMTE.

Certes!

SARAH.

Ah! c'est de cette heure-là, je l'avoue, que date ma rancune contre lui... Et cependant, j'ai, à différentes reprises, essayé de réagir contre ce sentiment... J'ai fait effort pour établir, entre lui et moi, des relations amicales... Toujours je me suis heurtée à sa sauvagerie glacée... Non! nous ne pouvons pas vivre en bon accord... Je le déteste, il me déteste... Eh bien! qu'il s'en aille!...

LE COMTE.

Ma chère, je vous en prie.

SARAH, avec vivacité.

Non! non! non! Vous n'en êtes pas à un aide de camp près, je suppose... Il n'est pas indispensable!... De ces jeunes gens-là, l'armée en est pleine. Vous en trouverez un autre... qui le vaudra bien!...

LE COMTE, très doucement.

Sarah, son père m'a sauvé la vie.

SARAH, après un temps, avec un reste d'énervement.

Eh bien! qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse?

LE COMTE.

Ma chère, soyez bonne, comme vous savez l'être, quand vous voulez... Permettez que la dette que j'ai contractée envers le père, je la paie au fils... Je me résignerai à le voir s'éloigner, puisque vous ne pouvez le souffrir auprès de vous, mais je veux, avant, le faire nommer chef d'escadron... C'est l'affaire de quelques mois...

SARAH.

C'est bien! Je traiterai donc M. Séverac, comme un être privilégié. Il aura le droit de tout dire et de tout faire, sans que j'aie, moi, le droit de trouver rien mauvais... Est-ce suffisant?

LE COMTE.

Ce serait trop, s'il était homme à s'imposer... Mais soyez tranquille, je le connais : vous le verrez encore un peu moins que par le passé.

SARAH.

Tant mieux!

LE COMTE.

Vous aurez la gracieuseté de le recevoir tout à l'heure : il attend.

SARAH.

Va-t-il falloir que je lui fasse des excuses?

LE COMTE.

Tendez-lui la main et tout sera effacé. Je vous laisse. Blanche m'a écrit qu'elle désirait me voir. Le ton de sa lettre me paraît plus sérieux que de coutume. Peut-être va-t-elle prendre la résolution que je lui conseille depuis si longtemps.

SARAH, avec ironie.

Et quitter le couvent?

LE COMTE.

Oui!

SARAH.

A merveille, elle pourra causer avec M. Séverac. Ils mettront en commun, elle, son mysticisme, lui, son puritanisme. Cela fera un délicieux mélange.

LE COMTE, avec reproche.

Sarah !

SARAH.

Pardonnez-moi, je plaisante. J'aime beaucoup votre nièce. Vous voulez que je reçoive monsieur Séverac, je le recevrai; seulement, j'ai un peu mal aux nerfs et puis, il y a de l'orage, et puis j'ai dansé, et puis... et puis... Enfin n'ai-je pas le droit d'avoir des lubies ?

LE COMTE, très tendrement.

Je vous fais faire une chose qui vous contrarie, voilà tout !... (Il l'embrasse sur le front.) Soyez assez bonne pour ne pas m'en vouloir.

Il sort.

## SCÈNE VI

SARAH, seule, après un silence.

Que lui dirai-je ? Pourrai-je enfin pénétrer dans cette âme fermée ? Il est toujours sévère et triste. Pourquoi ? Est-ce donc vraiment moi qui en suis cause ? Et alors, pourquoi en suis-je irritée ? Comment, depuis que je le connais, rien de ce qu'il a fait ne m'a-t-il été indifférent ? Pourquoi s'impose-t-il à ma pensée ? Pourquoi est-il là, toujours, devant mes yeux, avec sa sévérité et sa tristesse, comme s'il m'adressait des reproches ? Ah !.... Il faut que cela cesse ! Amitié ou haine... L'une ou l'autre, à son choix ! Mais je veux savoir sur quoi compter avec lui.

## SCÈNE VII

SARAH, UN DOMESTIQUE, SÉVERAC.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Séverac demande si madame la comtesse peut le recevoir.

SARAH.

Faites entrer. (Elle s'assied, Séverac paraît et s'avance lentement vers elle.) Il faut que je traite avec vous par ambassadeur, à ce qu'il paraît. (Elle lui indique un siège.) Sommes-nous donc décidément ennemis?

SÉVERAC, très respectueux.

Ennemis! Grand Dieu, madame, je suis trop infime pour que vous vous donniez la peine de me vouloir du mal, et je suis trop dévoué au comte pour n'être pas pour vous plein de déférence.

SARAH, vivement.

Oh! pas de paroles vides de sens, je vous prie, pas de banalités flatteuses. Expliquons-nous nettement. Pourquoi affectez-vous de vous éloigner de moi?

SÉVERAC.

Je me tiens à ma place, voilà tout.

SARAH, railleuse.

Êtes-vous donc voué à la solitude?

SÉVERAC.

Non, madame, mais je travaille beaucoup, j'ai mon chemin à faire. Et, si bienveillant qu'on soit pour moi, encore faut-il que je légitime par mes efforts les faveurs dont je bénéficie.

SARAH, l'observant.

Vous ne me dites pas encore la vérité. Rien ne peut

faire comprendre votre attitude, à moins qu'on ne vous ait dit du mal de moi, et que vous n'ayez cru ce qu'on vous disait.

SÉVERAC.

Madame, je vous jure...

SARAH.

Oh! ne protestez pas... Je le sais, j'ai été très jalousée, par conséquent très calomniée... Je ne me plie pas aisément aux banalités de la vie courante. Et, d'une femme excentrique, les désœuvrés et les méchants font facilement une femme légère! Dieu sait pourtant... (Geste de Séverac.) Oh! je ne me défends pas! J'ai trop de fierté pour le faire, et je suis trop habituée à l'envie et à la sottise pour les craindre. (S'animant.) Je cherche seulement les motifs de votre éloignement et de votre hostilité. Je ne les trouve pas, et cela m'irrite. J'ai horreur de ne pas comprendre! Ma vie entière a été une lutte, de laquelle je suis toujours sortie victorieuse. On a souvent recherché mon amitié, on ne l'a jamais dédaignée. Vous seul, le premier!... Pourquoi?

SÉVERAC, très doucement.

Vous vous êtes méprise, madame, et vous vous méprenez encore sur mes sentiments. Autrefois, je n'étais que réservé. Aujourd'hui, je ne suis que respectueux. Quand vous étiez jeune fille, que serais-je venu faire dans la foule de vos courtisans? J'étais pauvre et mon grade était peu élevé. J'aurais eu mauvaise grâce au milieu de cette jeunesse brillante. Maintenant vous êtes femme, plus fêtée et plus entourée que jamais, et vous vous apercevez de l'absence d'un pauvre garçon tel que moi? Vous allez jusqu'à lui en faire un crime? Avouez, madame, que c'est là un peu de tyrannie, et que j'en pourrais être flatté, si je n'avais pas tant à en souffrir.

SARAH, railleuse.

Ai-je été si dure, ou êtes-vous si sensible? Si je vous

ai fait la guerre, c'est que vous preniez des airs de rebelle... Je suis très gâtée : tout le monde m'obéit... excepté vous... Et, peut-être, êtes-vous justement celui dont la sympathie m'eût été la plus précieuse. (Avec dépit.) Mais je vois qu'il y faut renoncer. Ma maison vous déplaît, ou plutôt vous vous plaisez mieux ailleurs. (Brusquement.) Que faudrait-il donc pour vous accaparer à mon tour?

SÉVERAC, très doucement.

Rien.

SARAH.

La lutte est-elle impossible? Et dois-je être sûrement vaincue? J'ai donc une rivale bien redoutable?

SÉVERAC.

Oui, madame.

SARAH, avec dédain.

Quelle est-elle?

SÉVERAC, doucement.

Ma mère, qui est âgée, et qui n'a plus que moi au monde.

SARAH, avec émotion.

Pardon! (Elle se lève.) Vous avez eu raison de me parler comme vous l'avez fait. Et moi, j'ai été sotte et méchante. Je comprends maintenant votre caractère et je vois le cas qu'il faut faire de vous. Je suis contente! J'avais été injuste. Et, tout à l'heure, je vous ai offensé, soyez assez généreux pour l'oublier.

SÉVERAC, très humble.

Je n'aurai pas grand effort à faire, madame, et me voilà maintenant en reste avec vous.

SARAH.

Tant mieux! car j'ai beaucoup à obtenir. Le général m'a dit que vous resteriez auprès de lui, si je vous le

demandais. Pour que vous lui fassiez cette joie, faut-il que je vous en prie ?

SÉVERAC.

Un mot doit suffire, madame ; j'obéirai.

SARAH.

Bien, pour le général. Maintenant, pour moi. Une explication, comme celle que nous venons d'avoir, devait conduire ou à une rupture définitive ou à une réconciliation sincère. Vous nous restez, il faut donc que nous soyons amis.

SÉVERAC, avec beaucoup d'embarras.

Madame...

SARAH.

J'ai besoin qu'on me conseille et peut-être que l'on me gronde. Le comte est trop indulgent; vous, vous êtes sévère. Prenez de l'autorité sur moi, vous me rendrez service. Le voulez-vous? (Elle lui tend la main, il ne la prend pas, et reste immobile et muet.) Vous ne répondez pas ?

SÉVERAC, avec fermeté.

Il m'est impossible d'accepter le rôle que vous m'offrez.

SARAH.

Parce que ?

SÉVERAC.

Prenez ma réponse telle quelle est, et ne me forcez pas à m'expliquer.

SARAH, avec animation.

Qu'auriez-vous donc à me dire ? J'exige que vous parliez. Lorsque je vous tends fraternellement la main, pourquoi ne l'acceptez-vous pas ?

SÉVERAC.

Parce que... (Il s'arrête, puis avec force.) Parce que l'amitié que vous avez rêvée serait pour vous et pour

moi une dangereuse duperie. Parce qu'entre une femme comme vous, et un homme comme moi, un tel lien est impossible. Parce que le sentiment que j'éprouverais, pourrait tout d'abord être pur, mais se corromprait fatalement. (Mouvement de Sarah.) Ah ! je sais que je me perds à jamais dans votre esprit, mais puisque vous me forcez à parler, sachez donc ce qui pourra complètement vous expliquer ma conduite. Si, depuis que je vous connais, je vous ai fuie, c'est que vous êtes si belle qu'on ne peut vous approcher sans vous aimer, et que vous aimer, pour moi, eût été un crime. C'est qu'en vous écoutant, ma volonté fléchit, qu'en vous regardant ma raison se trouble, et que, tenez, en ce moment même, je prononce des paroles que je devrais retenir au prix de ma vie... qui cependant m'échappent, et pour lesquelles vous allez me chasser... Oh ! je l'espère bien !

SARAH, debout, appuyée à la chaise, comme défaillante, bas.

Vous avez raison. Éloignez-vous, adieu !

SÉVERAC.

Adieu !

Il marche vers la porte.

SARAH, se laissant tomber sur la chaise, la tête dans ses mains.

C'est fini maintenant, je ne le reverrai jamais.

SÉVERAC, s'arrêtant en l'entendant pleurer et venant à elle.

Par grâce, au moins, ne pleurez pas, vous me déchirez le cœur : je vous en prie, ne pleurez pas.

Elle se tourne, ils se trouvent face à face se dévorant du regard.

SARAH.

Oh ! aveugle, qui ne comprends pas que je ne peux plus vivre s'il n'est pas là.

PIERRE, la prenant dans ses bras.

Sarah ! ah !... je vous adore !

SARAH, la tête sur l'épaule de Séverac.

Ah !

SÉVERAC, revient à lui, la regarde, puis avec horreur la repoussant.

Ah ! misérable que je suis ! Tout ! tout, pour racheter cette honte !...

SARAH.

Pierre !

SÉVERAC.

La mort ! La mort cent fois plutôt !

SARAH.

Alors tous les deux !

SÉVERAC, avec égarement.

Vous ? non ! C'est moi qui suis coupable.

SARAH.

Même faute, même châtiment. D'ailleurs, croyez-vous que la mort me fasse peur ?

SÉVERAC.

Oh ! Je la demande pour moi. Mais je n'en veux pas pour vous. Et puis, est-ce ainsi que nous devons expier ?. . Nous n'avons devant nous qu'une issue, la séparation éternelle.

SARAH, avec force.

Tout, excepté cela !

SÉVERAC, avec désespoir.

Je vous en prie, accusez-moi, exécrez-moi, rendez-moi seul responsable, mais oubliez cette seconde de folie.

SARAH.

Et quand je le pourrais, qui vous dit que je le veuille ? Par ce qu'il y a de plus sacré au monde, quand je vous ai parlé d'amitié tout à l'heure, j'étais sincère. Je me faisais illusion à moi-même... En un instant,

mes yeux se sont ouverts... Depuis un an, vous me fuyiez et moi, instinctivement, je m'efforçais d'élever entre nous des obstacles. Une sorte de fatalité nous a poussés l'un vers l'autre... Et qui donc aurait triomphé, là où nous nous sommes perdus ?

SÉVERAC, amèrement.

De plus honnêtes que nous.

SARAH.

De moins ignorants, ou de moins sincères. D'ailleurs, ce qui domine tout, c'est notre amour ? Ne pensez qu'à mon ivresse, n'entendez que mes aveux, ne voyez que mon sourire... Je vous aime ! Je le sais maintenant : je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais que vous.

SÉVERAC.

Ah ! quel charme a votre voix, quelle douceur ont vos yeux ! Je vous écoute, je vous regarde et je reste sans résistance. Ah ! si vous devez m'imposer le mal, au moins faites que j'oublie tout ce qui n'est pas vous et votre beauté ! Roulement de voiture au dehors. Séverac avec trouble.) Écoutez !... Quelqu'un vient !... c'est lui ? (Il interroge Sarah du regard, elle repond affirmativement en baissant la tête.) Ah ! je ne pourrai jamais soutenir son regard !

SARAH, à voix basse.

Si vous partez maintenant... Vous n'oserez jamais le revoir...

SÉVERAC.

Par pitié !

SARAH, avec force.

Je ne veux pas que vous me quittiez !...

SÉVERAC.

Laissez-moi !

Il marche vers la porte.

SARAH, s'élançant vers lui.

Ah ! prenez garde ! Je défends plus que ma vie, en ce moment. Si vous faites un pas pour sortir... (Elle va à la fenêtre.) j'ouvre cette fenêtre et je me brise le front sur le pavé... Partez, maintenant, si vous l'osez !

Séverac s'arrête immobile.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

Monsieur le comte fait prévenir madame la comtesse qu'il est en bas, dans son cabinet, avec mademoiselle de Cygne.

SÉVERAC, à voix basse.

Mademoiselle de Cygne !

SARAH.

C'est bien. Dites que je vais descendre (Le domestique sort. Elle vient à Séverac.) N'oubliez jamais que le dernier jour de notre amour serait le dernier jour de ma vie.

Rideau.

# ACTE TROISIÈME

Une serre-salon attenant aux appartements du château de Canalheilles. — A droite au fond, dans un pan coupe, un petit escalier en bois sculpté, conduisant à l'entresol. — Massif de plantes vertes entourant une statue de marbre. — A gauche au fond, dans un pan coupe, porte donnant sur le parc. — A droite, porte donnant sur les salons.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, MERLOT, FROSSARD, HECTOR, LA LIVINIÈRE, ADHÉMAR, SARAH, MADAME SMORDEN, ZOÉ, BLANCHE, MADELEINE.

Au lever du rideau, le comte joue aux échecs avec madame Smorden ; Merlot les regarde ; Frossard au fond cause avec Madeleine, Sarah, et Zoé sont assises sur un canapé, Blanche cause avec elles, penchée sur le dossier.

HECTOR.

J'ai vu bien des rallye-papers, mais jamais un qui fût aussi réussi.

SARAH.

Grâce à vous qui avez dirigé la chasse.

ZOÉ.

Comme il dirige tout : avec un talent supérieur. Mais

aussi quel mal il se donne ! Il s'enferme des journées entières pour chercher de nouveaux accessoires de cotillon.

LA LIVINIÈRE.

C'est ainsi que les grands inventeurs consument leur existence.

HECTOR.

Bon ! riez ! Ce qui n'empêche pas que la poste des amours, et les jeux icariens, que vous avez dansés cet hiver, m'avaient coûté des mois d'étude. Il est vrai que c'étaient des créations réussies.

SARAH.

C'était charmant.

HECTOR.

Comtesse, vos suffrages me paient de bien des peines.

MERLOT, au comte.

Je pousserais ma tour.

LE COMTE.

Tu me donnes des conseils ?... Tu ne connais pas le jeu.

MERLOT.

Moi, j'ai battu les plus forts amateurs de la Régence.

LE COMTE.

Oui, tu fais tout mieux que les autres, toi.

MERLOT.

C'est mon avis.

SARAH, à Adhémar.

Qu'est-ce que vous nous jouerez ce soir ?

ADHÉMAR.

Mais, comtesse, ce qu'il vous plaira. Je suis à vos ordres.

LA LIVINIÈRE.

J'ai remarqué le capitaine, tantôt, il laissait flotter

les rênes sur le cou de son cheval, avec un air rêveur qui sentait les doubles croches.

ZOÉ.

Comment ne pas être inspiré ? Ces environs de Fanal-heilles sont si charmants ! Cette forêt de Fontainebleau est si poétique !

HECTOR.

Vous allez nous improviser un Franchart-galop ou une Apremont-polka, hein ?

ADHÉMAR.

Mais je ne dis pas non.

MERLOT.

Du bruit ! Oh !

SARAH.

Pour faire danser ces dames, comme tous les soirs (Elle se leve). Venez, capitaine, me faire entendre vos nouvelles compositions.

Elle sort avec Adhémar, et Blanche.

ZOÉ.

Colonel, vous ferez votre petit somme, pendant ce temps-là. La musique vous bercera.

MADELEINE.

Dame ! Quatre heures de cheval.

HECTOR.

Pour un colonel d'infanterie, c'est raide !

FROSSARD, avec douceur.

Vous devez être fatigué.

MERLOT, terrible.

Jamais ! Je suis de fer ! Entendez-vous, monsieur, de fer !

FROSSARD.

Oui, colonel.

MADAME SMORDEN.

Échec, général.

LE COMTE.

Ah ! me voici serré de près.

MERLOT.

Je te l'avais dit.

MADAME SMORDEN.

Échec et mat.

Elle se lève.

LE COMTE.

Je vous rends les armes, madame.

ZOÉ.

Vous avez gagné ?

MADAME SMORDEN.

Le comte m'a ménagée.

ZOÉ.

Êtes-vous sérieuse, ma chère ! Les échecs, c'est un jeu de diplomate ! Moi, le bézigue chinois, voilà ma force.

LE COMTE, à Merlot qui parcourt un journal.

Y a-t-il des nouvelles d'Algérie ?

MERLOT.

C'est ce que je cherche, et je ne vois rien.

LE COMTE.

Nous en aurons, tout à l'heure, par Séverac qui est allé aujourd'hui au ministère.

MADAME SMORDEN.

Ça paraît très chaud, cette insurrection, général ?

LE COMTE.

D'abord, parce qu'il fait cinquante degrés à l'ombre, ensuite parce que les indigènes se battent très bien.

ZOÉ, étourdiment.

Est-ce vrai qu'ils mutilent leurs prisonniers?

MERLOT.

Parfaitement. Ils leur coupent le nez, les oreilles, et souvent, pour finir, la tête.

ZOÉ.

Pourquoi ne commencent-ils pas par là?

MERLOT.

Pour faire durer le plaisir plus longtemps.

ZOÉ, à son mari.

Heureusement, tu n'iras pas.

MADAME SMORDEN.

En Amérique aussi, nous avons des guerres, avec les Peaux-Rouges. Il y a trois ans, j'ai accompagné mon mari de New-York à San-Francisco. Il y avait des soldats dans le convoi, et, dans les gares, on forçait les voyageurs à s'armer de revolvers.

FROSSARD.

Un vrai train de plaisir.

MADAME SMORDEN, avec tranquillité.

Nous n'avons pas été attaqués. Je l'ai regretté : M. Smorden est le meilleur fusil de Chicago. Il eût fait des prodiges. Seulement il m'avait prévenue que, si les Indiens paraissaient avoir le dessus, il me tuerait, de sa main, avant la fin du combat.

ZOÉ.

Pourquoi?

MADAME SMORDEN.

Mais, ma chère, pour ne pas m'exposer à devenir la

femme d'un grand chef, ayant des plumes plantées sur la tête et des chevelures humaines suspendues à la ceinture.

FROSSARD.

Bah! ces hommes-là sont peut-être de relations charmantes dans l'intimité.

MADAME SMORDEN.

Quelle horreur!

LA LIVINIÈRE.

Avec vos belles toilettes, ils vous auraient prise pour une déesse. Vous avez peut-être été à deux doigts d'un temple.

MADAME SMORDEN.

Eh bien! en tant que d'avoir un autel...

FROSSARD.

Vous préférez l'avoir aux Champs-Elysées?

MADAME SMORDEN, gaiment.

Parfaitement.

LE COMTE.

Et vous avez raison.

ZOÉ.

Oh! messieurs, des récits d'insurrection et de massacre, le soir, cela donne le cauchemar. Dansons.

LE COMTE.

C'est ça!

MERLOT.

Voilà leur mot d'ordre! (Sortie par couples.) Dis donc, Canalheilles, il faut que je te fasse part d'une découverte que j'ai faite.

LE COMTE.

Voyons.

MERLOT.

Il y a toutes les nuits un homme qui se promène dans le parc.

LE COMTE, tranquillement.

Eh bien! c'est quelqu'un qui aime le grand air et le clair de lune.

MERLOT.

Et qui passe de préférence sous les fenêtres du pavillon qu'habitent mademoiselle de Cygne et ma fille... Il a même, la nuit dernière, longé un espalier, dont il a fait tomber les poires. Des crassanes! Polisson!

LE COMTE.

Qui soupçonnes-tu?

MERLOT.

Parbleu! C'est ce scélérat de Frossard.

LE COMTE.

Si c'est lui, il mérite une leçon, quoique vraiment le pauvre garçon soit poussé à ces extravagances par les façons de geôlier que tu as avec ta fille. En tous cas, silence, et quand tout le monde sera couché, ce soir, nous deux, en fumant un cigare dans le parc...

MERLOT.

Compris! Ça me va! Nous surprenons le gredin...

LE COMTE, gaîment.

Et comme il a compromis ta fille, tu es obligé de l'accepter pour gendre.

MERLOT.

De lui couper les oreilles... J'aime mieux ça!

## SCÈNE II

LE COMTE, MERLOT, puis SARAH, SÉVERAC, FROSSARD et BLANCHE.

SARAH.

M. Séverac vient d'arriver. C'est Blanche qui l'a reçu. Elle l'amène.

Séverac entre avec Blanche et Frossard.

LE COMTE.

Eh bien? Séverac?

SÉVERAC.

Eh bien! mon général, la nomination sera demain à l'*Officiel*.

LE COMTE, avec effusion.

Merlot, tu peux féliciter Séverac. Il passe chef d'escadron.

MERLOT, aigre-doux.

Compliments sincères! Bel avancement! (Au comte.) De la chance, ces mâtins-là, aujourd'hui. Nous, nous avons mis dix ans à attraper chaque galon.

SARAH, allant à Séverac.

Vous savez que rien de ce qui vous arrive ne nous laisse indifférents.

SÉVERAC, très froidement.

Je vous en remercie, madame.

BLANCHE, à Séverac.

Votre mère doit être bien heureuse.

SÉVERAC.

Bien heureuse.

LE COMTE.

Et pourtant, il va falloir qu'il la quitte.

SARAH, avec trouble.

Comment?

BLANCHE.

Vous partez?

LE COMTE.

Contre mon gré... Mais je lui avais promis de le laisser libre le jour où il serait commandant. Vous devez vous le rappeler, Sarah.

SARAH, faisant effort sur elle-même.

C'est vrai... je l'avais oublié...

LE COMTE.

Mais il sait qu'il peut compter sur mon affection et que, de loin comme de près, je veillerai sur son avenir.

SÉVERAC.

Mon général... croyez...

Il s'arrête, la voix étranglée par l'émotion.

LE COMTE.

Eh bien! Le voilà qui s'attendrit... Voyons, Séverac!

SÉVERAC, avec une sombre énergie.

Ah! puissé-je un jour donner ma vie pour vous!

LE COMTE.

Ce ne serait pas la première fois que vous essaieriez de le faire.

FROSSARD.

Et en vous quittant, général, où Séverac va-t-il?

LE COMTE.

Rejoindre mon vieux camarade, le général Montaigut.

SARAH.

Mais ne vous ai-je pas entendu dire que le général Montaigut va partir pour l'Algérie?

LE COMTE.

Dans quinze jours, pour commander l'expédition dans le sud Oranais.

MERLOT.

Oh! oh! ce sera très dur! Un rude lapin, Montaigut! Il y aura des têtes cassées.

SARAH.

Et quand M. Séverac rejoint-il?

LE COMTE.

Mais, demain... A moins qu'il ne demande un sursis.

BLANCHE.

Demain!

SARAH, à Séverac.

Alors, c'est une visite d'adieu que vous nous faites.

SÉVERAC, très doucement.

Hélas! oui, madame!

SARAH, entraînée par l'émotion.

Est-ce donc possible que sans préparation... si brusquement... on doive quitter ses parents.... ses amis... tous ceux auxquels on est attaché... et qui vous aiment... pour s'engager dans une expédition si dangereuse ?

LE COMTE.

C'est l'existence du soldat, ma chère. Mais ne prenons pas les choses au tragique. Tous ceux qui vont sur les champs de bataille n'y restent pas.. N'est-ce pas, Merlot? On ne nous a pas tués, nous?

MERLOT.

On n'a pu!

FROSSARD.

Superbe, colonel ! Bayard n'eût pas mieux dit.

MERLOT.

Je ne cherche pas votre admiration, monsieur. Celle des autres me suffit.

## SCÈNE III

### Les Mêmes, HECTOR.

HECTOR, entrant, bruit lointain de musique.

Eh bien, on nous abandonne ?... On nous laisse seuls...

Le comte remonte avec Merlot. Frossard, qui est remonté, descend à gauche.

HECTOR, à Blanche, en lui offrant son bras.

Cousine...

BLANCHE, remontant accompagné par Hector.

Je ne danserai pas... Je vais me mettre au piano.

SARAH, qui est allée à Séverac.

Pourquoi vous êtes-vous caché de moi ? Pourquoi n'ai-je rien su de vos projets ?

SÉVERAC, voyant Hector qui vient à eux.

Prenez garde !

SARAH, avec agitation.

Il faut pourtant que je vous parle !

HECTOR, offrant son bras.

Comtesse...

SARAH.

Je viens... je viens... (A Séverac.) Alors, je vous reverrai tout à l'heure...

Elle sort avec Hector. Séverac remonte vers Merlot.

FROSSARD, à part.

Ils se sont parlé bas! (Regardant Séverac.) Toi, mon garçon, il faut que tu me confies ton secret!

## SCENE IV

FROSSARD, SÉVERAC.

FROSSARD.

Eh bien, tu t'en vas donc en Alger, comme on disait au grand siècle? Pourquoi n'en avais-tu parlé à personne?

SÉVERAC.

Parce que ces départs donnent lieu à des manifestations sentimentales que j'aurais préféré éviter.

FROSSARD.

Tu voulais filer à l'anglaise!

SÉVERAC.

Une fois à Paris, j'aurais écrit... j'aurais prétexté un ordre inattendu.

FROSSARD.

Tu craignais donc ici des transports de désespoir?... De la part de qui?... (Severac se detourne sans répondre.) On se défie de son vieux Frossard?...

SÉVERAC.

Tu rêves!

FROSSARD.

Ah çà! Tu me prends pour une bête! Tu crois que tu causes avec le colonel? Mais j'ai des yeux, moi, mon brave homme, et je comprends ce que je vois. Depuis trois mois, aucun de tes soupirs ne m'a échappé... Tu as du chagrin... Tu tâches de le cacher, mais tu n'y arrives pas.

SÉVERAC.

Frossard!

FROSSARD, avec chaleur.

Tu sais bien que je ne te trahirai pas, et, qui sait? Je te donnerai peut-être un bon conseil.

SÉVERAC, avec expansion.

Eh bien, oui, tu as raison... J'ai du chagrin et j'accepte ce départ avec joie, parce qu'il va couper court à une situation intolérable.

FROSSARD.

Tu aimes?

SÉVERAC.

Oui, j'aime... une jeune fille, dont je me vois séparé par un obstacle insurmontable.

FROSSARD.

Lequel? Elle est fiancée? Elle va se marier?

SÉVERAC.

Non! Elle est libre, elle! C'est moi qui ne le suis pas.

FROSSARD.

Bon! une femme mariée! Toujours la même cause et les mêmes effets! Voilà donc pourquoi tu étais si triste?

SÉVERAC, sourdement.

Ah! si tu savais!

FROSSARD.

Tu n'as pas besoin de me raconter ton histoire, va ! Je la connais sur le bout du doigt. A peine engagé dans les liens de la femme, tu as rencontré la jeune fille. L'une avait la passion dévorante, l'autre la candeur virginale. La Yung-Frau d'un côté, le Vésuve de l'autre. La lave te brûlait, tu as couru vers la neige. Eh bien! ton départ arrange tout. Va-t'en en Algérie, sois héroïque sans cesser d'être prudent, parce que tout se raccommode, excepté une tête cassée, et à ton retour : hymen, hyménée ! C'est un an de patience.

SÉVERAC.

Je ne reviendrai jamais. La femme à laquelle j'appartiens n'est pas de celles dont on se sépare pour en épouser une autre. Elle sera patiente, elle aussi, elle attendra. Et si jamais elle lit dans ma pensée et apprend la vérité, elle est capable, dans une heure d'emportement, de commettre quelque folie qui la perdra sans rémission.

FROSSARD.

Et toi avec elle.

SÉVERAC.

Oh! moi, je ne compte pas... Je suis sacrifié d'avance!

FROSSARD.

Et voilà à quoi aboutit ce qu'on est convenu d'appeler l'amour ! A des regrets certains et à des catastrophes probables. Ainsi, tromper un homme qu'on estime pour une femme qu'on a cessé d'estimer, être sur un qui-vive perpétuel, aller à des rendez-vous où déjà la passion ne vous appelle plus, employer la moitié de son temps à des scènes où l'on se reproche mutuellement les sacrifices qu'on est censé s'être faits : la femme, ses devoirs, l'homme sa liberté ; après des tiraillements cruels, ou d'âpres discussions, en venir, s'étant aimés avec contrainte, à se haïr sans réserve,

risquer pour cela sa vie et son honneur, sans compter la vie et l'honneur des autres, telle est la belle opération qui est le but des trois quarts et demi des êtres vivants, et qui a des chances de durer autant que le monde, car elle n'a pas le sens commun !

SÉVERAC.

Eh bien! tu ne t'étonnes plus maintenant que je veuille partir et que je parte avec joie. Libre, je pourrai souffrir sans être obligé de dissimuler. Et puis surtout, là-bas, on se bat, on échange force balles et coups de sabre, et ce sera bien le diable si, dans le tas, je n'attrape pas l'une ou l'autre.

FROSSARD.

Autrement dit, tu vas essayer de te faire tuer?

SÉVERAC.

C'est mon ambition. Au moins, si je tombe, ce ne sera pas misérablement, sous le pistolet d'un mari outragé, dans un bruit de scandale, mais utilement, face à l'ennemi, sous les plis du drapeau. Ce jour-là, Frossard, bien des gens qui m'auront vu m'aventurer follement, diront: « Ce garçon-là avait une pauvre tête. » Toi seul, qui sauras pourquoi j'aurai couru si avant dans la mêlée, tu répondras : « Non, il avait un triste cœur ! » Tu me donneras une larme, mais ne me regrette pas trop, car, vois-tu, j'aurai cessé d'être à plaindre, en trouvant le repos, l'oubli et, peut-être aussi, le pardon.

FROSSARD.

Et si, par hasard, la jeune fille que tu aimes t'aimait aussi ? Et si, ce qui sera le repos pour toi, coupable, était l'incurable chagrin pour elle, innocente ?

SÉVERAC.

Non! Elle ne m'aime pas. Je me suis volontairement écarté d'elle... Son cœur candide n'a pas été troublé... Elle ne m'aime pas.

Il remonte vers le fond.

FROSSARD, à part, voyant entrer Blanche au bras du comte.

C'est ce que je vais savoir tout de suite.

## SCÈNE V

LES MÊMES, MERLOT, LE COMTE, BLANCHE, MADELEINE.

FROSSARD.

Mon cher comte, vous me voyez très inquiet, très troublé, je viens de causer longuement avec Séverac. Vous savez s'il est énergique ? Eh bien ! je l'ai trouvé profondément découragé.

LE COMTE.

Séverac !

FROSSARD.

Il m'a fait peine. Je l'ai interrogé : il n'a pas voulu s'expliquer... Cependant, au travers de ses réticences, j'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un amour contrarié. C'est très bête, ce que je vais vous dire, mais j'ai le pressentiment que s'il part, nous ne le reverrons plus.

LE COMTE, à lui-même.

Ah çà ! Est-ce donc si sérieux?

FROSSARD.

Très sérieux.

LE COMTE.

Mon cher, il faudra que nous sachions à quoi nous en tenir. (Blanche, qui a entendu, pâlit et chancelle.) Qu'as-tu donc, mon enfant?

BLANCHE.

Rien, un étourdissement... c'est passé.

Elle remonte avec le comte.

FROSSARD, à part.

Elle l'aime. Je ne m'étais pas trompé.

MADELEINE, descendant du fond, vient à Frossard

Il ne faudra pas venir sous ma fenêtre ce soir. Mon père se doute de quelque chose.

FROSSARD.

Vous faites joliment bien de me prévenir. (Voyant Merlot qui s'approche.) Attention! Le voici.

Il remonte.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, SARAH, ADHÉMAR, LA LIVINIÈRE.

SARAH, entrant suivie d'Adhémar et de la Livinière.

Général, ces messieurs viennent prendre congé de vous. (A Séverac.) Monsieur Séverac. (Elle l'amène au milieu de la scène, à distance des groupes, puis parlant bas.) Sortez tout à l'heure, allez jusqu'au bout du parc, et, quand vous verrez tout éteint, revenez ici, dans la serre. Vous m'y trouverez.

SÉVERAC, bas.

Je ne ferai pas cela.

SARAH, avec colère.

Alors, dans une heure, au risque de ce qui pourra arriver, je vais vous rejoindre chez vous.

SÉVERAC.

Je viendrai.

Il s'incline et remonte.

FROSSARD, à part.

Ils sont d'accord. Toi, mon brave, je te suis jusqu'à Bois-le-Roi, s'il faut, mais je ne te perds pas de vue,

SÉVERAC, au comte.

Mon général, je vous demande la permission de me retirer.

LE COMTE.

Soit! A demain, à Paris.

SÉVERAC, saluant Blanche et Madeleine.

Mesdemoiselles....

MADELEINE, à Séverac.

Ainsi, demain, nous ne nous verrons plus? Pour combien de temps nous quittez-vous?

SÉVERAC.

Qui le sait?

BLANCHE.

Vous auriez pu rester cependant, si vous aviez voulu. Rien n'aurait-il pu vous retenir!

SÉVERAC.

Rien.

BLANCHE.

Emportez donc tous nos vœux. A un soldat aussi brave que vous, on peut recommander la prudence. N'oubliez pas ceux qui penseront à vous. Conservez-vous pour eux.

SÉVERAC.

Adieu, mesdemoiselles.

BLANCHE.

Oh! Pas adieu, n'est-ce pas? Au revoir!

SÉVERAC, s'incline sans répondre, puis va à Sarah.

Adieu, madame!

MERLOT, à Séverac.

Et, vous savez, avec les moricauds, de l'œil et de l'oreille!

SÉVERAC.

Ne craignez rien, mon colonel.

LE COMTE.

Je vous accompagne jusqu'à la terrasse.

Il sort avec Merlot, Froissard et Séverac.

## SCENE VII

SARAH, MADELEINE, BLANCHE. Sarah va jusqu'à la porte et suit Séverac du regard.

MADELEINE.

C'est navrant, les départs. On ne devrait jamais s'attacher aux gens qu'on est exposé à voir s'éloigner ainsi brusquement.

BLANCHE.

Heureux encore quand on peut espérer qu'ils reviendront!

MADELEINE.

Parlez-moi de ceux qui ont des professions sédentaires!.. Les notaires, à la bonne heure!

SARAH, revenant à elles.

Dites-moi, ma chère petite, le jardinier, en venant de grand matin arroser les fleurs de la serre, ne fait-il pas un peu trop de bruit?

MADELEINE.

Ma foi, madame, je n'entends rien du tout .. Ma chambre et celle de Blanche sont séparées de cet escalier par la bibliothèque, et j'ai bon sommeil : n'ayez nul souci.

SARAH, à Blanche qui reste rêveuse.

Et toi, Blanche?

BLANCHE.

Pardon, je n'ai pas écouté!

SARAH.

Tu es un peu lasse! Eh bien, il faut aller te reposer. (A Madeleine.) En tous cas, si vous entendez marcher, tout à l'heure, ne vous effrayez pas... Ce sera moi qui rapporterai des livres.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE COMTE, MERLOT.

MERLOT, au comte.

Il est parti?

LE COMTE.

Il est parti. Vous rentrez chez vous, Sarah? Bonsoir, ma chère.

Sarah sort.

MERLOT.

Tu vois que Frossard n'est pas revenu avec vous. Je ne sais pas ce que je donnerais pour le pincer.

LE COMTE.

Eh bien! essayons. Dans une demi-heure, rendez-vous sur la terrasse.

MERLOT.

Ça va!

LE COMTE, à Blanche et à Madeleine.

Bonsoir, mes enfants.

BLANCHE.

Bonsoir, mon oncle.

Merlot embrasse sa fille et sort avec le comte.

## SCÈNE IX

BLANCHE, MADELEINE.

BLANCHE.

Eh bien ! il n'a point parlé et il part. Tu vois qu'il ne m'aime pas.

MADELEINE.

Peut-être que si M. Séverac n'a pas parlé et s'en va, c'est au contraire qu'il t'aime. Tu es terriblement riche, ma chérie, et, s'il y a des gens ambitieux que cela attire, il y en a de délicats que cela éloigne.

BLANCHE.

Mais que faire cependant?

MADELEINE.

Tu ne pouvais vraiment pas toi-même lui offrir ta main. Mais pourquoi ne pas te confier hardiment au général? Ah! si j'étais à ta place et si, au lieu d'un père, qui rugit de jalousie à l'idée de me marier, j'avais un excellent homme d'oncle, qui illuminerait de joie en apprenant que je ne veux plus rester fille, comme j'irais tout lui dire!

BLANCHE.

Oui, tu as raison. Voilà ce que j'aurais dû faire. J'ai manqué de résolution, manqué de confiance.

MADELEINE.

Mais il est encore temps.

BLANCHE.

Hélas! il s'en va demain!

MADELEINE.

Eh bien! parle ce soir. Va trouver le général, qui, bien certainement, est dans son cabinet à fumer, avec papa, comme tous les soirs, avant de se coucher. Allons, voyons, prends ton courage à deux mains et fais des aveux, puisqu'on ne veut pas t'en faire?... (Deux domestiques entrent, prennent les lampes sur un signe de Madeleine, et s'éloignent. La scène se trouve alors seulement éclairée par la lune.) C'est pourtant bien facile. Tant que je serai là, nous bavarderons et tu laisseras passer l'occasion. Je monte... Allons, va retrouver le général, et vive l'armée!

## SCÈNE X

BLANCHE, seule, debout, réfléchissant.

C'est vrai que j'hésite... Pourquoi?... Quel obstacle inattendu est-ce que je pressens? Comme, depuis quelque temps, il était triste! Qu'a-t-il donc confié à son ami pour que celui-ci ait pu dire: « J'ai le pressentiment, que s'il part, nous ne le reverrons plus! » Oh! ne plus le revoir! (Elle pleure.) Eh bien! alors que ne fais-je ce qu'il faut pour qu'il reste? Mon oncle va me voir les yeux rouges et la figure bouleversée. (Elle va à une fenêtre et l'ouvre.) L'air me remettra. La belle nuit! (Reculant soudainement.) Qui donc marche là, dans l'ombre des arbres, lentement, comme avec précaution?... Lui! (Elle recule.) Pourquoi revient-il? (Avec joie.) S'il avait eu la même pensée que moi... s'il... Mais non, il aurait attendu à demain. (Elle regarde.) Il se dirige de ce côté, il approche... (Elle ferme vivement la fenêtre et va jusqu'au milieu de la pièce, très troublée, prêtant l'oreille.) On a marché dans le salon. Qui donc vient? (Frappée d'un

souvenir. La comtesse! Oui... Elle nous avait prévenues qu'elle rapporterait des livres... (Frappée d'un soupçon.) Mais... Oh! je veux savoir!...

Elle monte les degrés de l'escalier, soulève la portière et disparaît.

## SCÈNE XI

BLANCHE cachée, SARAH, puis SÉVERAC.

Sarah entre par la porte du salon qu'elle ferme au verrou. Elle regarde avec soin autour d'elle, écoute près de l'escalier qui mène chez Blanche pour s'assurer qu'il n'y a personne, puis se dirige vers la porte qui donne sur le jardin et l'ouvre. Séverac entre.

SARAH.

Pierre, donnez-moi la main, je vous guiderai.

SÉVERAC.

C'est inutile. D'ailleurs, je ne resterai que pendant un instant très court.

SARAH.

Vous resterez aussi longtemps qu'il le faudra pour entendre tout ce que j'ai à vous dire.

SÉVERAC, avec amertume.

Vous avez des façons de demander qui n'admettent pas la résistance.

SARAH.

Et vous, des façons de répondre qui irritent et qui blessent.

SÉVERAC.

Ordonnez, puisque je ne dois qu'obéir.

SARAH, avec colère.

Pierre ! (Avec une grâce câline.) Mais qu'est-ce donc que ce révolté qui ne veut plus rien de ce que j'ordonne ? (S'approchant et lui prenant la main.) Nous sommes seuls, tout dort. Ne vous éloignez pas de moi.

Elle l'attire pour le faire asseoir près d'elle.

SÉVERAC, inquiet.

Chut ! Là ! Il me semble qu'on a marché. N'avez-vous rien entendu ?

SARAH.

Rien ! Mais vous devenez bien craintif.

SÉVERAC.

C'est depuis que vous devenez imprudente.

SARAH, s'animant.

Vraiment ! Pensiez-vous que je n'essaierais pas de vous voir ? Que signifie ce départ que vous gardez secret jusqu'au dernier moment et qui ressemble à une évasion ? Qui fuyez-vous, sinon la femme qui vous aime, et dont vous vous cachez lâchement ?

SÉVERAC.

Madame !

SARAH.

Oui, lâchement. Trouvez un autre mot, s'il en existe un, pour expliquer votre conduite. Moi, je n'en connais pas.

SÉVERAC.

Eh bien ! oui, je suis lâche et je pars, parce que je ne peux plus supporter l'existence telle que vous me l'avez faite, parce que chaque jour passé dans cette maison est pour moi un martyre, chaque heure une torture. Tous les bons sentiments qui sont encore en moi se révoltent. Je ne veux plus voler l'amitié, la confiance. Et, je vous le déclare, tout me paraît préférable à tant de bassesse et à une telle infamie.

SARAH, avec douleur.

Voilà donc ce que vous aviez sur les lèvres et que vous n'osiez pas dire ? En sommes-nous arrivés là ? Pour vous, j'aurai tout oublié, tout sacrifié, et j'aurai obtenu ce résultat de vous inspirer de l'horreur ! Dieu sait pourtant que mon rêve unique est de vous plaire. Voyons, dites, exigez, ordonnez. Rien ne me coûtera. Pour vous voir doux, souriant, que faut-il que je fasse ? (Severac se détourne silencieusement. Sarah le prend par les épaules et le force à la regarder, elle le voit sombre et désespéré. — Avec éclat, se levant). Ah ! tu veux me quitter, voilà ! Demande-moi ma vie, ce sera plus simple. Mais que puis-je devenir sans toi ? Avant de t'aimer, je n'existais pas. J'étais une créature indifférente, inerte, dans laquelle ne palpitait pas l'âme. Tu as fait jaillir la flamme qui a tout illuminé en moi. Je suis ton œuvre, ta création, et je ne connais que toi... Si tu disparais, tout est fini... Mais voyons, dis, pourquoi ? Qu'y a-t-il ? Que t'ai-je fait ? Pour que tu veuilles le rejeter, il te pèse donc bien, notre amour ?

SÉVERAC.

Notre amour ? Mais voyez donc ce que c'est que notre amour. Celui de deux tigres qui se mordent et qui se déchirent. On dirait que le sentiment de notre indignité a développé en nous une sourde rancune, qui nous pousse l'un contre l'autre, avec des violences et des colères. Quand nous nous parlons, c'est pour des reproches, presque des injures. Nos mains ne se serrent pas, elles se froissent ; nos yeux ne mêlent pas leurs regards, ils se détournent effrayés. Ça, de l'amour ! Mais alors, qu'est donc la haine ?

SARAH.

Malheureux ! Tu raisonnes, tu définis, tu discutes. C'est de là que vient ton angoisse et ta souffrance. Mets hardiment ta passion au-dessus de tout. Sacrifie-lui les êtres et les choses. Fais-lui une litière de tes préjugés et de tes craintes. Marche sur tout ce qui

n'est pas l'être que tu aimes... Moi, je suis prête à le faire. Pour moi, au monde, il n'existe plus que toi. Toi, toi seul, toi, toujours !

SÉVERAC.

Eh bien ! s'il en est ainsi, prouvez-le donc !

SARAH.

Que faut-il faire ?

SÉVERAC.

Laissez-moi partir.

SARAH, avec douleur.

Tu veux ?... Voilà l'épreuve à laquelle tu me soumets ! Tu te sers de mon amour contre mon amour même.

SÉVERAC.

Sarah !

SARAH, allant vivement à lui, avec un mouvement joyeux, des larmes dans la voix.

Ah ! tu viens de m'appeler Sarah ! Tu vois bien. Malgré toi, tu m'aimes toujours.

SÉVERAC.

Eh bien ! prenez pitié de moi ! Vous ne pouvez savoir ce que j'endure... Par grâce, laissez-moi m'arracher à cette honte de tous les instants, laissez-moi me réhabiliter à mes propres yeux, laissez-moi partir, et je vous aimerai, et je vous adorerai.

SARAH.

Ah ! tais-toi ! Peux-tu me parler d'une voix si douce pour me demander des choses si cruelles.

SÉVERAC.

Ah ! je vous en supplie, faites ce que je vous demande, et je n'aurai pas assez de toute ma vie pour vous remercier... Sarah, vous ne répondez pas ?

SARAH, assise, la tête baissée.

Je pleure...

SÉVERAC, avec amertume.

Vous refusez ?

SARAH, d'une voix brisée.

Est-ce que je peux refuser ! (Séverac s'approche d'elle.) Est-ce que j'ai une volonté contre toi ! Tu veux t'en aller ? Va-t'en !... je souffrirai toute seule. Après tout, froisse mon cœur, déchire-le... Tu le peux... il est à toi. Mais si tu as quelque pitié de moi, tu ne partiras pas brusquement demain. Tu retarderas notre séparation, pour que j'aie le temps de m'y habituer. (Elle appuie son front sur la main de Séverac et pleure.) Je ne suis pas bien exigeante. Tu peux faire cela pour moi.

SÉVERAC.

Soit! Je resterai quelques jours encore...

SARAH.

Et tu viendras ici ?

SÉVERAC.

Oui.

SARAH.

Tous les jours ?

SÉVERAC.

Tous les jours.

SARAH, avec joie.

Oh ! Que je t'aime ! (Mouvement de Séverac.) Tu ne peux pourtant pas m'empêcher de t'aimer.

SÉVERAC, l'éloignant doucement de lui.

Maintenant, il faut que je parte. Il y a longtemps que je suis ici.

SARAH, avec reproche.

Longtemps !...

SÉVERAC.

On pourrait s'apercevoir de votre absence. Il faut rentrer !

SARAH, remontant.

Oui, vous avez raison. (Elle s'arrête et se retourne.) Alors, à demain?

SÉVERAC.

A demain.

Elle approche son visage. Il l'embrasse à peine dans les cheveux. Sarah marche vers la porte du salon, Séverac vers celle de la serre. Sarah pousse le verrou, essaie d'ouvrir et ne peut y parvenir.

SARAH, troublée.

Mon Dieu!

SÉVERAC, revenant.

Qu'y a-t-il?

SARAH.

Je ne puis plus ouvrir cette porte.

SÉVERAC, essaie d'ouvrir.

Elle a été fermée de l'autre côté.

SARAH.

Par qui? (Ils se regardent un instant en silence. Sarah écoutant dans la direction du jardin.) Écoutez! on dirait qu'on marche dans l'allée. (Séverac fait un mouvement pour aller voir; elle l'arrête d'un geste.) Pas vous! (Elle va à la fenêtre du fond et regarde.) Un homme est là, qui semble guetter... Et cette porte fermée!.. On me sait ici, je suis perdue! (Elle se laisse tomber sur un siège, puis se relève vivement.) Mais, non, je puis passer par la chambre de Blanche...

SÉVERAC, l'arrêtant.

Y songez-vous? Que pensera-t-elle!

SARAH.

Que m'importe?

SÉVERAC.

Elle saura que vous étiez là... avec moi... Ah! cela, jamais!

SARAH.

Vous aimez mieux qu'on nous trouve ensemble !

SÉVERAC.

Non, on vous trouvera seule. Je vais sortir.

SARAH, avec terreur.

Pierre !

SÉVERAC.

On essaie d'ouvrir la porte. Attendez.

Il la fait cacher à gauche. — Il ouvre

## SCÈNE XII

LES MÊMES, FROSSARD, puis MERLOT.

FROSSARD.

Séverac... C'est moi !

SÉVERAC, à Sarah.

C'est Frossard !

FROSSARD, avec agitation.

Le colonel est sur mes pas... Il me croit avec sa fille... Il ne sait pas que c'est toi qui es là. Je vais le maintenir, sauve-toi.

Merlot entre, Frossard va à lui vivement.

MERLOT, se plaçant devant la porte.

On ne sort pas.

FROSSARD, suppliant.

Colonel... par grâce... Vous serez cause d'un malheur.

MERLOT.

On ne sort pas !

FROSSARD.

Ah ! c'est comme ça !

Il essaie de terrasser Merlot.

MERLOT.

A moi, Canalheilles !

Au moment où Séverac et Sarah vont sortir, le comte paraît sur le seuil de la porte du salon. Derrière lui un valet apporte un candélabre et sort. Séverac et Sarah reculent épouvantés.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE COMTE.

SARAH, à voix basse.

Le comte!

LE COMTE, s'avançant. — Avec stupeur.

Pierre!... Sarah!...

SÉVERAC.

Mon général !...

LE COMTE, sévèrement.

Silence ! Vous répondrez quand je vous interrogerai

FROSSARD, avec sévérité, à Merlot.

Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que vous avez fait.

LE COMTE, se tournant vers Sarah.

Comment se fait-il que vous soyez ici, Sarah ?

SARAH, avec hauteur, montrant la porte du salon.

Vous devez le savoir, puisque vous avez pris soin de fermer cette porte.

LE COMTE, avec émotion.

Ce n'était pas vous que je cherchais, grand Dieu ! Mais il doit être facile de m'expliquer votre présence ici. Faites-le, je vous en conjure...

SARAH.

La prière vient un peu tard. Vous avez voulu user de violence... Eh bien, j'attends... continuez !...

LE COMTE, se dominant avec peine.

Je ne crois pas me montrer bien rigoureux en réclamant une explication, un mot suffira... (Avec violence.) Mais prononcez-le. Il le faut, je le veux !...

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, BLANCHE.

Blanche qui a paru au haut de l'escalier descend et vient vivement au comte.

BLANCHE.

Mon oncle !

LE COMTE, avec étonnement.

Blanche !

BLANCHE.

Remettez-vous, par grâce... Comment voulez-vous que la comtesse vous réponde ? Vous l'effrayez... comme, tout à l'heure, vous m'avez effrayée moi-même.

LE COMTE.

Tout à l'heure ! Tu étais là ?

BLANCHE, avec calme.

Sans doute !

SARAH, à mi-voix.

Que dit-elle?

LE COMTE, respirant.

Tu étais avec la comtesse?

BLANCHE.

Avec la comtesse.

MERLOT.

Et ma fille, sans doute... dans la serre...

BLANCHE, avec calme.

Non, colonel. Nous étions, la comtesse, ces messieurs et moi, dans la bibliothèque. C'est, quand vous avez fait tout ce bruit, que la comtesse est descendue pour voir ce qui se passait. Moi, je l'avoue, j'ai eu peur, et je suis restée là-haut à écouter...

SARAH.

A écouter ?

LE COMTE, les observant, soupçonneux.

Et que faisiez-vous ici ?

BLANCHE, hésite un instant et se trouble.

Mais, mon oncle...

FROSSARD, vivement.

Si vous le permettez, général, je vais vous expliquer. C'est moi, qui en reconduisant Séverac, l'ai interrogé comme vous me l'aviez conseillé, vous devez vous en souvenir. Je lui ai demandé la raison de sa tristesse, la cause de son brusque départ. Les paroles d'un ami, dans certains moments où le cœur est trop gonflé de chagrins, amènent une détente... On se laisse aller à pleurer quelquefois, on raconte toujours. C'est ce qui est arrivé... Pierre m'a avoué qu'il aimait depuis longtemps et sans espoir une jeune fille de haute naissance...

SÉVERAC, voulant l'arrêter.

Tais-toi !

LE COMTE.

Continuez.

FROSSARD.

Il m'a dit que s'appelant Séverac tout court, n'ayant qu'un mince patrimoine, il n'osait prétendre à la main de cette jeune fille... Et que ne voulant pas s'exposer à un refus, il préférait s'expatrier et vivre ou mourir loin d'elle. Moi, j'ai combattu ses scrupules, je l'ai pressé de questions, et, poussé à bout, il m'a avoué que celle qu'il aimait...

SÉVERAC.

Frossard !

FROSSARD.

Eh ! mon cher, à quoi bon hésiter ? Maintenant, ici, tout le monde sait à quoi s'en tenir. Donc, général, comme il voulait partir demain, je lui ai prouvé qu'il était insensé et je l'ai ramené au château... L'usage, quand on aime, est de s'adresser à la famille de la jeune fille. Or, comme on avait un peu peur de vous, on s'est adressé à madame la comtesse. Et, si le colonel Merlot, avec sa fougue un peu inconsidérée, n'avait pas bouleversé tous nos plans, vous auriez appris demain, très paisiblement, ce qu'on a été obligé de vous dire ce soir sous le coup des plus terribles menaces..... Voilà !...

Il s'essuie le front.

LE COMTE, impassible.

C'est-à-dire ?...

FROSSARD, avec fermeté.

Qu'il aime mademoiselle de Cygne.

SARAH, oubliant tout ce qui l'entoure et se parlant à elle-même avec rage.

C'était Blanche qu'il aimait !... Et je n'ai rien vu, moi, je n'ai rien vu !...

LE COMTE, soupçonneux.

Ainsi, Séverac, quand vous refusiez de rester, c'était parce que vous aimiez mademoiselle de Cygne et que vous n'osiez pas me la demander. Voilà qui a lieu de me surprendre, après les preuves d'affection que je vous ai données. Vous saviez bien cependant que pour moi, un soldat tel que vous, allait de pair avec un gentilhomme, et que sa pauvreté se trouvait largement compensée par sa valeur. D'où venait donc tant de timidité ?

SÉVERAC, ému.

Vous m'aviez accablé de vos bontés. Vous êtes si grand, si généreux, que je ne pensais pas...

LE COMTE, avec force.

Vous n'aimez pas sincèrement. Un amour véritatable surmonte tous les obstacles. (Se tournant vers Sarah qu'il tient sous son regard.) Qu'en pensez-vous, Sarah ?

SARAH, avec une rage contenue.

Moi ?... Mais je pense que tout le monde savait que M. Séverac aimait votre nièce. Tout le monde, excepté ceux qui avaient le plus grand intérêt à ne pas l'ignorer... On a fait des mystères. Les amoureux dissimulent volontiers... Quoi de plus charmant que ces secrets ! Aimables peccadilles, que l'on commence par absoudre et que l'on finit par récompenser... Car ceux qui se sont laissé tromper, n'est-ce pas, il faut en rire.

LE COMTE, à Blanche.

Tu as entendu, mon enfant. Tu connais Séverac : son bonheur est dans tes mains. Si je te l'offrais pour époux ? (Blanche tressaille et reste silencieuse.) Est-ce que tu refuses ?

BLANCHE.

Mon Dieu, mon oncle, vous m'interrogez brusquement devant tout le monde... Vous me demandez de

vous dévoiler mes sentiments les plus intimes... Mais puisque vous exigez que je réponde...

LE COMTE, avec autorité.

Oui.

BLANCHE.

Eh bien! ce soir, quand M. Séverac vous a dit adieu... j'étais émue... troublée... C'est que je le voyais partir avec chagrin, et que j'aurais voulu pouvoir le retenir.

LE COMTE.

Alors, tu accepterais de devenir sa femme?

BLANCHE.

Si vous y consentez.

LE COMTE.

Elle est à vous, Séverac, je vous la donne! (Il regarde fixement Sarah qui, tremblante, s'efforce de faire bonne contenance. — Puis il se retourne du côté de Séverac.) Eh bien! Pierre?

SARAH, à elle-même, à mi-voix.

Il va refuser! (Elle voit Séverac s'incliner devant le comte pour accepter.) Non?... Ah!

FROSSARD, arrêtant Sarah.

Un mot, Séverac est mort!

LE COMTE, venant à Sarah pâle et frémissante.

Sarah, c'est Blanche qui, un jour, a mis votre main dans la mienne... Mettez aujourd'hui sa main dans celle de Séverac.

Sarah passe devant le comte, s'arrête entre Séverac et Blanche, et lentement, glacée et comme inconsciente, unit leurs deux mains.

LE COMTE, à part, avec colère.

Ils mentent tous!...

Rideau.

# ACTE QUATRIÈME

Un salon donnant sur un jardin, chez le comte de Canalheilles.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ZOÉ, MADELEINE, HECTOR, FROSSARD, MERLOT.

ZOÉ, à Madeleine qui entre suivie de Merlot.

C'est fini, le contrat?

MADELEINE.

Fini, lu, signé, paraphé!... Il y a longtemps, madame, que vous êtes là?

ZOÉ.

Nous étions venus prendre des nouvelles de Sarah... Il paraît qu'elle n'est pas bien. Sa porte est fermée. Pourra-t-on dire bonjour au général?...

MERLOT.

Sans doute...

ZOÉ.

Savez-vous qu'il ne fait pas un vilain rêve, M. Séverac... Des millions et une femme charmante...

HECTOR.

Il y avait assez longtemps qu'ils s'aimaient!

MERLOT, grognant.

Singulière façon de s'aimer!

FROSSARD, à Merlot, bas.

Taisez-vous!

ZOÉ.

Si on se fiait aux apparences!... A peine le mariage était-il décidé que le fiancé partait pour Lyon.

FROSSARD.

Où l'appelait son service.

HECTOR.

Et que la fiancée retournait au couvent, d'où elle n'est sortie que ce matin.

MADELEINE.

Pour cela, avec les idées religieuses qu'a toujours eues Blanche, c'est fort compréhensible.

ZOÉ.

Et puis une retraite de quinze jours, avant ce grand acte... par le temps d'incrédulité qui court...

HECTOR.

Cela a bon air.

MERLOT.

Oui, pour les aveugles!

FROSSARD, à Merlot, de plus en plus durement.

Taisez-vous! (Haut.) Du reste, n'ont-ils pas toute leur existence pour rattraper le temps perdu.

HECTOR.

Et voyez la chance! Avant son mariage, Séverac

avait demandé à servir en Afrique, où l'on se battait... Même marié, son honneur lui défendait de se dédire... A peine va-t-il s'éloigner, que l'insurrection cesse, que le pays se pacifie...

ZOÉ.

De sorte que, si dans quelque temps, Blanche va rejoindre son mari, comme cela a été convenu, ils feront un séjour délicieux, dans quelque palais algérien, sous le ciel bleu, au milieu des roses.

MADELEINE.

Mais pourquoi ne part-elle pas avec lui, tout de suite ?

FROSSARD.

Séverac s'y est opposé.

ZOÉ.

Arracher brusquement sa jeune femme à la vie tranquille et calme qu'elle a toujours menée, pour la conduire au milieu d'un camp, ce serait de la sauvagerie.

MERLOT.

Pourquoi donc ça? De mon temps, on n'était pas si délicat. Et madame Merlot...

FROSSARD, *l'interrompant.*

Mais taisez-vous donc ?

MERLOT, *stupéfait.*

Vous dites ?

FROSSARD, *le prenant à part.*

Je dis qu'il n'est pas un seul mot prononcé par vous, depuis cinq minutes, qui n'ait été inutile ou dangereux... et je vous demande de cesser de souffler sur les incendies que j'essaie d'éteindre...

MERLOT, élevant la voix.

Mais, monsieur, depuis quelque temps...

HECTOR, riant.

Allons, bon!... Les voilà qui recommencent!

MERLOT.

Vous me traitez avec un sans-façon...

FROSSARD, exaspéré.

Oui.

MERLOT.

Une désinvolture...

FROSSARD.

Oui.

MERLOT.

Une familiarité...

FROSSARD.

Oui.

MERLOT.

Vous osez l'avouer?

FROSSARD.

Je l'ose.

ZOÉ.

Ils ne s'entendront jamais!

FROSSARD.

J'oserai tout désormais.

HECTOR.

Oh! mais, c'est un lion!

FROSSARD.

Pendant longtemps, j'ai essayé de vous prendre

par la douceur. A toutes mes grâces, vous avez répondu par des bourrades. Alors, j'ai résolu de changer de tactique... Et, désormais, je compte, dans mes relations avec vous, me montrer aussi désagréable que vous le serez vous-même.

HECTOR.

Ça lui réussira peut-être !

MERLOT, décontenancé.

Hein !

FROSSARD.

Je sais bien que ce sera difficile, mais avec de l'application et votre exemple, j'y arriverai. Et flatté d'avoir rencontré un chrétien aussi bourru que vous, vous m'accorderez indubitablement la main de mademoiselle votre fille.

MERLOT.

Jamais !

FROSSARD.

Nous verrons !

MERLOT.

Allez au diable !

FROSSARD, le saluant.

J'y suis, colonel.

MERLOT, saisi.

Aurais-je vraiment dit des bêtises ?

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE, puis BLANCHE, par la gauche.

LE COMTE, va à Zoé qu'il salue, puis descend à Frossard.

Mon cher Frossard, la comtesse demande à vous voir.

FROSSARD.

J'y vais, mon cher comte...

LE COMTE.

Revenez vite. Vous me direz comment vous l'aurez trouvée.

Frossard sort.

ZOÉ.

Quel malheur, général, que la comtesse ne soit pas avec nous... Si elle avait été bien portante, quelle belle fête c'eût été !...

LE COMTE.

Depuis quelques semaines je la trouve très changée.

ZOÉ.

Pour qui la connaît, son état n'a rien d'alarmant... Elle a une crise de spleen... Toute sa vie elle en a eu... Elle va rester languissante, pendant quinze jours, puis, un beau matin, vous la verrez sur pied, alerte et gaie...

LE COMTE, soucieux.

Cette fois, n'est-ce pas plus sérieux que d'habitude ?... Ce matin, elle a voulu se lever, mais je l'ai vue si pâle, si tremblante, que je lui ai demandé de renoncer à assister au mariage... Elle viendra embrasser ma nièce... ce sera tout.

MADELEINE.

Voici Blanche.

Blanche entre et va à son oncle.

ZOÉ.

Ma chère amie, nous n'avons pas voulu partir d'ici sans vous embrasser.

HECTOR.

Nous nous retrouverons à l'église.

MERLOT.

Moi, je vais conduire ma fille s'habiller.

ZOÉ.

Colonel, si vous voulez, je la prendrai chez vous en passant et je l'amènerai... Vous serez ainsi libre de revenir auprès du général...

MERLOT.

Merci, chère madame, j'accepte... (Au comte.) A tout à l'heure.

Il sort par la gauche avec sa fille. — Zoé et Hector sortent par le fond.

## SCÈNE III

LE COMTE, BLANCHE, puis SÉVERAC et FROSSARD.

LE COMTE.

Eh bien, ma chère enfant, te voici au seuil d'une existence nouvelle... Je ne voudrais pour toi que du soleil et des fleurs... Je t'aime, sache-le bien, comme si tu étais ma propre fille et, plutôt que de te voir verser une larme, j'aimerais cent fois mieux souffrir moi-même.

BLANCHE.

Mon bon oncle, ma reconnaissance et ma tendresse sont infinies... Je n'oublierai jamais les bontés que vous avez eues pour moi.

LE COMTE.

Eh bien ! si tu veux t'acquitter, sois heureuse. Qu'en te voyant souriante, je puisse me réjouir avec cette pensée : tout ce que ma chère sœur a pu souhaiter pour son enfant, je l'ai réalisé... Je l'ai donnée à l'homme qu'elle aime, et son bonheur est mon œuvre...

BLANCHE, fiévreuse.

Réjouissez-vous donc. Je suis heureuse !

LE COMTE.

Cependant, par instants, tu as l'air si triste... Pourquoi ?

BLANCHE.

N'est-ce pas explicable ?... Ce jour est de ceux qui font penser aux êtres chers qu'on a perdus, et qu'on voudrait avoir auprès de soi... Ainsi, toute joie se mélange d'amertume... Mais rassurez-vous... je suis heureuse !...

Séverac entre par la gauche une lettre à la main. Frossard par le fond.

LE COMTE, à Séverac.

Qu'est-ce que c'est ?

SÉVERAC.

C'est une lettre qu'un planton vient d'apporter, mon général.

LE COMTE, prend la lettre et l'ouvre. A Frossard.

Eh bien ! mon cher Frossard ?

FROSSARD.

Eh bien ! mon cher comte, j'ai trouvé madame la com-

tesse fort vaillante. Elle avait quelques questions à m'adresser... Notre conversation s'est prolongée peut-être plus qu'il n'eût fallu, et l'a un peu fatiguée... Elle désire se reposer.

LE COMTE, qui a lu sa lettre.

Le chef d'état-major du ministre me fait appeler. (A Séverac.) Il s'agit de vous, sans doute. Vous pouvez aller chercher votre mère... Vous viendrez directement à la mairie... (A Blanche.) Avant une heure, je serai de retour.

## SCÈNE IV

BLANCHE, SÉVERAC, FROSSARD.

FROSSARD.

Maintenant, plus de feintes... aucun ménagement? Toute la vérité... J'ai trouvé la comtesse dans une terrible exaltation, et je suis épouvanté !... Jusqu'à ce matin, elle était restée morne et muette... Votre retour dans cette maison a tout changé... La pensée que vous étiez là, tous les deux, si près d'elle, a provoqué une explosion !... J'ai essayé de la raisonner... Elle est redevenue soudainement calme, mais c'était plus effrayant encore... Tout est à craindre...

BLANCHE.

Eh ! que pouvons-nous craindre ?

SÉVERAC.

Après l'épreuve que nous venons de subir ?

FROSSARD.

Qu'elle soit inutile.

SÉVERAC.

Comment ?

FROSSARD.

Si le comte apprenait?...

BLANCHE.

Qui le lui dirait ?

FROSSARD.

La comtesse... Elle est femme à le faire. Et vous le saviez bien, tous les deux, puisque depuis quinze jours vous vous êtes éloignés, comprenant qu'elle ne supporterait pas, en sa présence, les mensonges mêmes de votre faux accord.

SÉVERAC.

Alors pourquoi s'est-elle tue jusqu'ici ?

FROSSARD.

Parce qu'elle a cru que ce mariage ne se ferait pas, que quelque circonstance inattendue l'empêcherait... parce que... parce qu'enfin elle a espéré même contre toute espérance... Mais maintenant qu'elle voit l'heure approcher, elle est prise d'une sorte de vertige, et je redoute un coup de folie.

BLANCHE.

Comment l'empêcher?

FROSSARD, à Blanche.

Vous seule, peut-être, aurez ce pouvoir sur elle... Son cœur est généreux et bon... A votre voix, s'il allait s'adoucir ?... Ne désespérez pas, soyez patiente, soyez courageuse, et comptez sur moi... Je m'installe ici, et je veille.

Il sort par le fond.

## SCÈNE V

### BLANCHE, SÉVERAC.

Blanche fait un mouvement pour rentrer par la gauche.

SÉVERAC, l'arrêtant.

Voici le premier instant pendant lequel je suis seul auprès de vous... Et Dieu sait ce que l'avenir nous réserve... Écoutez-moi, je vous en prie...

BLANCHE.

Que pouvez-vous avoir à me dire? Essaierez-vous de vous justifier ?

SÉVERAC.

Non. Je sais que c'est impossible. Mais, peut-être en vous montrant combien ma souffrance est profonde, obtiendrai-je de vous, sinon de l'indulgence, au moins de la pitié.

BLANCHE, avec douleur.

De la pitié ! Ah ! c'était plus que de la pitié que vous pouviez attendre de moi... Jamais cœur ne fut plus disposé à vous croire... Dès notre première rencontre, une irrésistible sympathie m'avait entraînée vers vous. Votre visage était si franc, si loyal, qu'il m'avait semblé que j'aurais du plaisir à vous tendre la main... Cependant je m'abusais, votre visage mentait, et il a continué à mentir.

SÉVERAC.

Oh ! Accablez-moi, repoussez-moi, je suis à votre merci, mais ne m'accusez pas injustement ! J'ai été ingrat envers d'autres, mais je n'ai jamais été déloyal envers vous !... Non !... Du jour où je vous ai revue, j'ai voulu

partir, aller au devant de la mort !... Ah ! pourquoi n'ai-je pas pu ? Vous auriez conservé de moi un tendre et fier souvenir... Tandis que, maintenant, je vous... (il va dire : « je vous aime », Blanche l'arrête d'un geste. Il continue avec désespoir.) et je sais que je ne puis rien espérer !

BLANCHE, très troublée.

Monsieur, je vous en prie... Dans un instant je n'aurai pas trop de toute mon énergie... D'ailleurs, entre nous, ce n'est pas du passé qu'il doit être question, c'est de l'avenir. En vous épousant, vous savez quel devoir rigoureux, j'accepte... Facilitez-m'en jusqu'au bout l'accomplissement... Doublez ma force, en m'assurant que, quoi qu'il arrive, je puis compter sur vous comme sur moi-même. Enfin, aidez-moi à sauvegarder la sécurité morale de celui qui ne doit pas souffrir.

SÉVERAC.

Je vous appartiens : disposez de moi.

BLANCHE.

La comtesse va venir. Une dernière lutte va s'engager, décisive, entre elle, défendant ce qu'elle appelle son bonheur, et moi, défendant notre honneur à tous. Eh bien, ce que je veux obtenir, c'est que vous vous éloigniez d'ici en ce moment, votre présence serait pour nous le plus grand des dangers.

SÉVERAC.

Il sera fait comme vous le désirez...

BLANCHE.

Je vous remercie.

SÉVERAC, humblement.

Je ne le mérite pas. Mais s'il vous plaît de me savoir gré de mon obéissance, c'est à une autre que moi que je vous demande de payer cette faible dette... En partant, je vais laisser derrière moi une pauvre femme, ma mère, à qui je vous prie de penser quelquefois quand je ne serai plus là... Reportez sur elle l'affection dont je me suis rendu indigne. Et, si je viens à disparaître, soyez assez bonne pour ne l'abandonner jamais.

BLANCHE.

Je serai sa fille.

SÉVERAC, avec émotion.

Ah!... Vous m'accordez plus que je ne pouvais espérer.

BLANCHE, écoutant.

Quelqu'un vient... allez!... (Séverac sort par le jardin. — La porte du fond s'ouvre. Sarah paraît.) C'est elle!

## SCÈNE VI

### SARAH, BLANCHE.

Sarah entre chancelante. Blanche fait un mouvement pour la soutenir. Sarah la repousse du geste.

SARAH, parlant les dents serrées, nerveuse, étouffée.

Ne me touche pas, c'est inutile... Je suis plus forte que tu ne crois.

BLANCHE, doucement.

Est-ce donc pour menacer que vous êtes venue?

SARAH.

Quels sentiments veux-tu que j'éprouve, quand tu m'as si habilement trompée?...

BLANCHE.

Moi?

SARAH.

Oui, toi! Ose donc dire que le piège où je me suis prise, tu ne me l'as pas tendu! Après quoi, fuyant toute explication, tu t'es enfermée au couvent! De sorte que, depuis quinze jours, seule avec ma rage, je me débats

dans une situation qui n'a que deux issues effroyables : le malheur pour moi ou la honte pour les autres.

BLANCHE.

Le malheur ou la honte, oui! Vous le savez, vous le dites, et vous hésitez. Voyons! Est-ce que les terribles angoisses que vous avez endurées ne sont pas suffisantes? Grand Dieu! avoir passé si près d'un désastre et l'avoir évité, être revenu dans le droit chemin et pouvoir réparer les fautes commises, n'avoir plus devant soi qu'un avenir de douceur, de devoir, de tranquillité, et rêver la continuation de la faute, du tourment et du danger? Êtes-vous sûre d'avoir encore votre raison?

SARAH.

Mais regarde-moi donc, vois la trace de mes souffrances : jours consumés dans la colère, et nuits passées dans la fièvre... Et tu fais appel à ma raison? En moi, il n'y a plus de vivant que mon amour!

BLANCHE.

Cet amour, prétendez-vous donc l'imposer?

SARAH.

Y serai-je contrainte? Je vais le savoir.

BLANCHE.

Qui vous le dira?

SARAH.

Pierre.

BLANCHE.

Il n'est plus ici.

SARAH.

Ah! tu l'as éloigné de moi?... Tu n'es donc pas bien sûre de ton pouvoir sur lui?

BLANCHE.

J'ai voulu vous éviter à l'un et à l'autre l'angoisse d'un débat inutile.

SARAH.

Inutile? Pourquoi?

BLANCHE.

Parce que, vous venez de le déclarer vous-même, nous sommes enfermés dans une situation qui n'aboutit qu'au malheur ou à la honte, et qu'il a déjà choisi le malheur.

SARAH.

Il t'a dit qu'il se résignait à ce mariage?... Et tu l'as cru?... Mais il l'accepte, parce qu'il ne peut pas s'y dérober!... Toi seule peux refuser!... Allons, il faut le faire!... Découvre des raisons, invente des prétextes... dis au comte que tu hésites, que tu veux réfléchir... gagne du temps... Un mot peut tout sauver!

BLANCHE.

Un mot peut tout perdre. Renoncer à ce mariage, c'est rendre au comte tous ses soupçons. Je m'y refuse.

SARAH, l'observant.

Tu te défends trop bien pour n'être inspirée que par ta conscience. C'est ton cœur qui te guide!... Ce n'est pas par devoir que tu me combats, c'est par amour... Tu parles au nom de mon mari et c'est Pierre que tu veux garder!... Allons! sois donc franche, et dis-moi que tu l'aimes?

BLANCHE.

Oui, je l'aime, mais je n'en suis que plus à plaindre, car j'aurais pu être heureuse et il n'est pas de destinée plus misérable que la mienne... Toutes mes espérances sont perdues et toutes mes joies sont flétries. Cet amour que vous me reprochez, je voudrais l'étouffer en moi, et cependant il est innocent et pur... Le vôtre est criminel, il pourrait être fatal, et vous vous y attachez...

SARAH, avec passion.

Comme à ma vie!... Ah! je souffre de te faire du

mal, je te le jure... Pour guérir ta douleur, je consentirais à augmenter la mienne... Mais il ne faut pas exiger plus que je ne puis supporter... Je te prie... je te supplie... fais ce que je te demande... fais-le !...

BLANCHE, impassible.

C'est impossible.

SARAH, avec violence.

Alors, sois donc responsable des résolutions que je vais prendre.

BLANCHE, avec inquiétude.

Qu'allez-vous faire?

SARAH.

Sortir de chez moi, pour n'y rentrer jamais. Je coupe court aux hypocrisies et aux mensonges. Je brise tous les liens qui me retiennent. Pierre a voulu me sauver, n'est-ce pas? Eh bien, je me perds moi-même, d'une façon irréparable. Nous verrons si, lorsque je n'aurai plus que lui pour m'aimer et me défendre, il se résoudra à m'abandonner.

Elle marche vers la porte. Blanche se jette devant elle.

BLANCHE.

Alors, vous voulez que ce soldat, qu'on envoie à l'ennemi, déserte son poste pour vous suivre? Vous voulez qu'ayant déjà trahi son bienfaiteur, il lui jette à la face toute la boue d'un scandale? Voilà ce que votre amour réclame? Vous me le dites à moi... Mais osez donc le lui dire à lui? Je vous en défie?

SARAH, tombant accablée près de la table. — Avec désespoir.

Ah! tu n'aimes pas comme moi. Tu ne peux pas me comprendre? Le savoir à une autre... Penser qu'il m'oubliera pour elle... Non! non! Que tout s'écroule et tombe. Que le malheur des autres égale le mien... Mais que cela ne soit pas!

Elle éclate en sanglots.

BLANCHE.

Vous dites que je n'aime pas comme vous. C'est vrai. Votre amour n'est qu'exigence et que colère... Le mien ne sera que dévouement et sacrifice... Vous réclamez une victime : prenez-moi donc, mais épargnez les autres. Pour rassurer votre jalousie, faut-il entre Pierre et moi une séparation éternelle? Je l'accepte. Il part ce soir, et je n'irai jamais le rejoindre... Je serai veuve avant d'être épouse. Mais je ne me plaindrai pas si, à ce prix, je puis vous fléchir et le sauver.

SARAH, la regardant profondément.

Tu consentirais à ne plus le revoir?

BLANCHE.

Sur la mémoire de ma mère, je vous le jure.

SARAH, après un silence, à elle-même.

Elle est meilleure que moi, voilà pourquoi elle est aimée! (Avec attendrissement.) Moi, je n'ai jamais su que le faire souffrir... Oui, je me rappelle ses supplications, ses angoisses... Il eût donné sa vie pour racheter notre faute, et moi je menaçais, j'exigeais... Que de larmes il a dû me cacher!

BLANCHE, suppliante.

Madame...

SARAH, pleurant.

Oh! je n'y mets plus ni orgueil ni colère... Tu vois, je pleure devant toi... je te regarde sans haine...

BLANCHE, avec espoir.

Alors...

SARAH.

Qu'il soit heureux puisqu'il peut l'être encore!...

BLANCHE, avec joie.

Ah!

Elle veut prendre Sarah dans ses bras.

SARAH, l'éloignant du geste.

Non! non! Laisse-moi... je t'en prie... (A elle-même comme égarée.) Ah! maintenant, il vaut mieux en finir avec la vie...

Elle marche vers la porte de gauche.

BLANCHE, s'approchant.

Pourquoi me quittez-vous? Ne puis-je au moins vous accompagner?

SARAH, l'air égaré.

Toi?... Oh! non... c'est impossible!...

Elle sort par la droite.

## SCÈNE VII

BLANCHE, FROSSARD.

BLANCHE.

Comme elle a dit cela... Et, dans ses yeux, quel regard! J'aurais dû la suivre malgré elle. (Elle va à la porte du fond.) Monsieur Frossard!... (Frossard entre.) La comtesse vient de me quitter pour rentrer chez elle.

FROSSARD, vivement.

Eh bien?

BLANCHE.

Oh! généreuse, jusqu'à l'oubli complet d'elle-même... (Geste de joie de Frossard.) Mais torturée, déchirée... Je suis inquiète... Je vais auprès d'elle... si le comte revient...

FROSSARD.

Je vous fais avertir.

Elle sort par la droite.

## SCÈNE VIII

FROSSARD, MERLOT, puis BLANCHE.

MERLOT, entrant par le fond.

Je suis le premier... Mademoiselle de Cygne n'est pas là?

FROSSARD.

Elle vient de me quitter, colonel, pour se rendre chez la comtesse.

MERLOT.

Ah! c'est vous, monsieur? Ce matin, vous m'avez dit, avec un air mystérieux, que je commettais des imprudences qui pourraient être préjudiciables à nos amis.

FROSSARD.

C'était exact, colonel.

MERLOT.

Qu'est-ce que vous prétendiez? Expliquez-vous!

FROSSARD.

Cela m'est impossible, colonel.

MERLOT.

Parce que?...

FROSSARD.

Parce que ce n'est pas mon secret.

MERLOT, haussant les épaules.

Allons! Il n'y a rien du tout! Et comme toujours vous faites l'important!

FROSSARD, grave.

Si vous n'avez rien vu, tant mieux : alors, c'est qu'on a bien su dissimuler. Mais, croyez-moi, ne posez de questions à personne, ne vous étonnez hautement de quoi que ce soit, restez impassible et muet... Vous rendrez à ceux que vous aimez le plus signalé des services.

MERLOT.

Ah çà! Tout ce que vous me racontez là, est-ce que c'est sérieux?

FROSSARD.

Trop sérieux!

MERLOT, à part, très troublé.

Ah çà! mais... Ah çà! mais...

FROSSARD, avec effusion.

Ah! vous commencez à me croire. Au fond, j'en suis sûr, vous avez un cœur excellent. Allons, oubliez vos préventions, et ayez tout à fait confiance en moi.

MERLOT, après une hésitation.

Eh bien, commandez, sacrebleu! j'obéirai.

FROSSARD, lui serrant les mains.

Ah! vous êtes un brave homme! Nous finirons par nous aimer.

Blanche rentre très émue, très pâle.

BLANCHE.

Monsieur Frossard.

FROSSARD, allant à elle.

Qu'avez-vous? Est-ce que la comtesse?.

BLANCHE.

Je suis allée jusqu'à la porte de sa chambre... j'ai frappé, elle n'a pas répondu... J'ai voulu ouvrir... elle s'était enfermée... J'ai appelé... rien!... Alors j'ai eu

une peur affreuse et je suis venue vous chercher... Courez... appelez... mais évitez un malheur!

FROSSARD, montrant la porte du fond.

Par là peut-être pourrai-je arriver jusqu'à elle... (Au colonel.) Restez avec mademoiselle de Cygne.

MERLOT.

Allez! allez! Il m'a remué, ce gamin-là...

Frossard sort.

MERLOT, allant à Blanche.

Que redoutez-vous donc? La comtesse?

BLANCHE.

Ah! maintenant, à quoi bon se taire? Affolée, désespérée, Dieu sait quelle résolution elle a pu prendre.

MERLOT.

Vous craignez?

BLANCHE, à voix plus basse.

Qu'elle veuille mourir! (A Merlot.) Ah! mon bon ami, aidez-nous, soyez notre allié, notre complice... c'est pour le bien.

MERLOT, à Blanche.

Que faut-il faire?

BLANCHE.

Gagner quelques instants... Le comte ne peut tarder à revenir... Arrêtez-le, occupez-le... le plus longtemps possible...

MERLOT.

C'est bien, je cours. (Il va vers le fond. Le comte paraît.) Oh! (Il s'arrête.) C'est lui!...

## SCÈNE IX

BLANCHE, MERLOT, LE COMTE.

LE COMTE.

Où allais-tu donc?

MERLOT, très ému.

Au devant de toi... Nous ne t'attendions pas si tôt.

LE COMTE, à Blanche.

Il va être bientôt l'heure, ma chère enfant... Nos parents et vos témoins sont dans le grand salon, je désire que tu voies la comtesse avant de partir... Si tu veux, nous allons monter chez elle...

BLANCHE, tremblante.

Sans la faire prévenir?

LE COMTE.

Mais elle est prévenue.

BLANCHE.

Mon oncle...

LE COMTE, inquiet.

Te voilà toute troublée.

MERLOT.

N'est-ce pas naturel?

LE COMTE.

Non... Pourquoi détournez-vous les yeux? (A Merlot.) Qu'y a-t-il?... Depuis que je suis parti est-ce que Sarah s'est trouvée plus souffrante? Vous paraissez craindre de me répondre... Je vais...

Il fait un pas vers la gauche.

BLANCHE, le retenant.

Non, non, restez! La comtesse, tout à l'heure, était ici, avec nous... vous allez la voir... dans un instant.

LE COMTE.

Dans un instant! Pourquoi? (Avec une violente angoisse.) Sarah!... Où est Sarah?

## SCÈNE X

LES MÊMES, FROSSARD, SARAH.

SARAH, entrant par le fond avec Frossard, chancelante et pâle.

Qu'est-ce donc?

LE COMTE, la regardant avec une attention profonde

Sarah!

SARAH.

Vous m'appeliez? J'étais là... avec M. Frossard... Je vous ai entendu... Me voici... J'étais descendue, il y a un instant. Mais j'avais trop présumé de mes forces. J'ai eu une défaillance... on a voulu vous la cacher... voilà tout!...

LE COMTE, d'une voix tremblante.

Ah!

SARAH.

Je tenais, vous le savez, à voir votre nièce avant son départ... Puisque j'avais mis sa main dans celle de son... fiancé... je voulais lui apporter tous les vœux que je forme pour qu'elle soit heureuse.

LE COMTE

Vous vous soutenez à peine...

SARAH.

Oh! ne me plaignez pas... Je souffre moins... Il est l'heure... je crois... Allez sans arrière-pensée et sans crainte.

LE COMTE, à Blanche.

Eh bien, mon enfant, va t'apprêter.

Blanche sort avec Merlot et Frossard par la gauche. Sarah fait un mouvement pour suivre Blanche. Le comte l'arrête du geste.

LE COMTE, à Sarah.

Restez!

## SCÈNE XI

### LE COMTE, SARAH.

LE COMTE.

Vous venez de m'assurer que je pouvais partir sans crainte, sans arrière-pensée. Le puis-je réellement?... Consultez bien votre conscience, Sarah!... N'avez-vous rien à me dire?

SARAH, trembiante.

Moi?

LE COMTE, avec une émotion croissante.

Depuis quinze jours, j'ai sur les lèvres cette question sans oser vous l'adresser... Mais votre pâleur, votre trouble, l'émotion de ceux qui nous entourent ne me permettent plus d'hésiter... Il ne s'agit ni de vous ni de moi... L'intérêt qui me guide est plus haut... C'est celui d'une enfant que j'aime, et que je crains de voir sacrifiée... Il y a, autour de moi, une obscurité dont je veux sortir... Quoi qu'il puisse en advenir, avouez-moi la vérité.

SARAH.

La vérité?

LE COMTE, la regardant avec épouvante.

Oui!

SARAH.

Vous l'exigez?...

LE COMTE.

Oui !

SARAH.

Eh bien!... Nous avons tous menti! Et je suis coupable!

Elle tombe à genoux.

LE COMTE, levant le bras comme pour l'écraser.

Malheureuse!

Il recule, le visage dans ses mains.

SARAH.

Jugez-moi, condamnez-moi. Quelque châtiment que vous choisissiez, je m'y soumets. Je l'ai mérité.

LE COMTE, après un silence, gravement.

En vous épousant, je vous ai dit que vous auriez en moi plutôt un père qu'un époux... Le père seul vient de vous entendre. Relevez-vous.

SARAH.

Quoi! Pas une parole de mépris ou de colère?

LE COMTE.

Pourquoi du mépris, puisque vous êtes sincère? Pourquoi de la colère, puisque vous pleurez?

SARAH, avec désespoir.

Votre pitié devance mes supplications... Ah! vous êtes trop généreux, trop bon... vous m'accablez...

LE COMTE, avec douleur.

A quoi serviraient mes reproches?... Votre existence est brisée et la mienne est bien près de finir... Je ne

dois songer qu'à l'avenir de Blanche qui peut encore être défendu... Ce que vous venez de m'avouer, elle le sait?

SARAH.

Elle le sait!

LE COMTE.

Ainsi, le soir où elle s'est jetée entre nous, c'était pour m'empêcher de tout deviner? Elle s'est dévouée pour moi. Elle a souffert pour moi. A mon tour alors. Ah! comme je vais le briser, ce mariage! Et quant à lui, je me charge de le punir.

SARAH.

Vous ne ferez pas cela.

LE COMTE, avec violence.

Qui m'en empêchera?

SARAH.

Elle.

LE COMTE.

Pourquoi?

SARAH.

Elle l'aime!

LE COMTE

Elle l'... (La regardant fixement.) C'est vrai ce que vous me dites là?

SARAH.

Pourquoi mentirais-je maintenant, puisque je n'ai pas menti tout à l'heure?

LE COMTE

Alors, si je la sépare de lui?

SARAH.

Rien ne la retiendra plus dans ce monde. Frappez l'un, vous atteignez l'autre.

LE COMTE, avec effort, dominant sa colère.

Elle l'aime! Alors, il sera épargné! Elle m'a sacrifié son repos, je lui sacrifierai ma vengeance. Mais je ne veux pas qu'elle puisse jamais se douter que sa générosité a été inutile... Qu'elle parte d'ici, avec la certitude qu'elle se dévoue pour moi. C'est cela seulement qui pourra la consoler de la perte de ses illusions. Mon bonheur détruit, je ne dois avoir qu'une pensée : sauvegarder le sien.

SARAH.

Je vous y aiderai.

LE COMTE, avec autorité.

Que pas un de ceux qui sont ici ne puisse se douter de ce qui vient de se passer entre nous. Qu'on ne voie pas vos larmes! On ne verra pas ma douleur... Et, vous vivrez... Vous m'entendez bien? Aucune tentative désespérée... (Sarah fait un geste de désespoir suppliant en se voyant devinée. Le comte reprend avec plus de force.) Aucune, qui puisse compromettre le nom que nous portons tous les deux... Vous vous y engagez?

SARAH, résignée.

Je m'y engage!

## SCÈNE XII

LES MÊMES, BLANCHE, avec son voile de mariée.

LE COMTE, voyant entrer Blanche. — A Sarah.

C'est bien, prenez garde!

SARAH, à Blanche qui s'est avancée.

Blanche, avant que tu t'éloignes, j'ai quelque chose à te dire... Ton mari part seul, ce soir? Eh bien! crois-moi, une femme, à moins d'être indigne, ne doit jamais quitter celui dont elle porte le nom. Il faut qu'elle

soit près de lui, pour le défendre s'il est menacé, pour le consoler s'il est malheureux. Voilà quel est ton devoir.

BLANCHE.

Je le ferai.

LE COMTE.

Blanche, embrasse la comtesse. (Blanche donne son fron à Sarah et remonte. — A Sarah.) Restez ici, et priez pour son bonheur.

Il sort avec Blanche.

## SCÈNE XIII

SARAH, seule.

Maintenant, mon Dieu, prenez-moi en pitié, et abrégez mon supplice.

Elle tombe accablée sur le canapé.

Rideau.

# ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente une terrasse au bord d'un lac, au château de Dunloë, en Irlande.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

SARAH, étendue, MADELEINE, puis MERLOT, FROSSARD.

MADELEINE, penchée sur la balustrade du fond.

Enfin, je les aperçois... Ils tournent le petit lac, et viennent aborder au pied de la terrasse...

SARAH.

Vous voyez bien que vos craintes n'étaient pas raisonnables...

MADELEINE.

Eh ! Quand on a, dans un seul bateau, son père et son mari...

Elle fait des signes avec son ombrelle.

MERLOT, à la cantonade.

Bonjour !

FROSSARD, de même.

Bonjour !

MADELEINE.

Prenez bien garde en descendant... c'est si profond !

MERLOT.

Il n'y a pas de danger.

FROSSARD, paraissant suivi de Merlot.

Nous voici !...

MADELEINE.

Sains et saufs... Dieu merci !

MERLOT.

Auriez-vous donc été inquiètes ?...

Il s'approche d'elle et s'assied.

SARAH.

Ce sont les femme du château, superstitieuses et crédules, comme toutes nos Irlandaises, qui ont tantôt raconté à Madeleine des histoires fabuleuses sur les génies du lac.

FROSSARD, souriant.

Les Willis et les Elfes.

MADELEINE.

Oh ! Vous pensez bien que je ne crois pas à l'histoire de la fée cachée au fond des eaux, qui attire à elle tout ce qui tombe dans le lac... Mais il y a un fait certain, c'est que de ce côté la berge est à pic, et que rien de ce qui disparaît ne remonte...

SARAH, souriant.

Oui, on racontait déjà cela, autrefois, lorsque, dans mon enfance, je venais ici avec ma mère adoptive... Les gens du pays y croient... Peut-être n'ont-ils pas tort !... Et ne serait-ce pas dommage si ce n'était pas vrai ?... Ce lac d'azur si profond et si mystérieux, ce serait une belle tombe !

MADELEINE.

Grand Dieu, madame, vous me faites frémir !... Songez donc, s'il était arrivé un accident...

MERLOT.

J'étais là !... Et tu sais, moi, je nage comme un triton... J'aurais sauvé Frossard, ou j'aurais péri avec lui !

FROSSARD, il lui serre la main

Cher colonel !

MERLOT, de même.

Mon bon Frossard !

MADELEINE.

Et moi, qu'est-ce que je serais devenue ? C'est assez singulier que tu ne penses qu'à mon mari !...

FROSSARD.

C'est tout naturel ! Votre père vous aime depuis longtemps, tandis que moi, je suis...

MERLOT.

Un trésor !

FROSSARD.

Qu'il a découvert récemment. J'ai le piquant de la nouveauté !...

MADELEINE.

Enfin, je ne compte plus, voilà ce qu'il y a de certain... Tu te passes très bien de moi, quand tu as mon mari... Pour lui, tu n'es vraiment pas un beau-père.

MERLOT.

Non ! un père... un vrai père !.. Moi, je ne m'apprivoise pas facilement, mais une fois que c'est fait, c'est pour la vie !

SARAH, souriant.

Ce n'était pas la peine de tant se disputer avant...

MERLOT.

Si, on s'apprécie mieux après! (A Frossard.) Vous avez ramé... Je suis sûr que vous avez chaud, mettez votre chapeau...

FROSSARD.

Merci, cher colonel... Je suis très bien!...

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, entrant par la gauche.

Ah! vous voici revenus. Il est cinq heures, le soleil descend... Vous devriez rentrer, Sarah!

SARAH.

Non, je vous en prie. Cette fin d'automne est tiède comme un été. Il me semble que je respire mieux depuis que je vis dans le pays où je suis née... Ce vent léger, qui a passé sur les forêts et sur les eaux, m'enveloppe de bien-être... C'est surtout le soir que je me sens bien, lorsque la nuit commence à tomber, que les sommets s'obscurcissent, que les étoiles s'allument dans le ciel, et que la cloche de la petite église, qui est là-bas, se met à sonner. Ses tintements lointains ont une vibration douce et triste qui me charme. Mon cœur tressaille, et il me semble qu'il est prêt à s'élancer de ma poitrine pour monter vers le ciel...

LE COMTE.

Sarah!

SARAH, souriant.

Allons! voilà que je vous inquiète encore... moi qui voudrais tant vous épargner les soucis et les

peines... Ne me prenez pas tant au sérieux... J'ai été gaie toute la journée... n'est-ce pas, Madeleine ?.. Enfin, mes forces reviennent... Tenez, je vais faire un tour de promenade le long de la terrasse...

LE COMTE, à Madeleine.

Ne la quittez pas...

MADELEINE

Soyez tranquille...

SARAH, marchant gaiement.

Vous voyez comme je suis grande fille.

Elle sort avec Madeleine.

## SCÈNE III

LE COMTE, MERLOT, FROSSARD.

LE COMTE.

Quand elle assure qu'elle va mieux, faut-il croire ce qu'elle dit ?

MERLOT.

Mais, sans doute.

LE COMTE.

Quelquefois, en la voyant si frêle, si pâle et si triste, je me demande si elle n'est pas toute prête à quitter la terre.

MERLOT.

Allons ! voilà que tu vas te laisser aller à la mélancolie ?... C'est ce diable de pays qui t'influence !... Moi je trouve la comtesse beaucoup mieux qu'à votre retour des Pyrénées. Elle ne parlait pas... elle ne se levait pas...

FROSSARD.

Et maintenant elle cause, elle va, elle vient comme tout le monde...

MERLOT.

Tu vois ? Frossard le dit, et il a plus de jugement que nous deux à lui tout seul !

FROSSARD.

Oh ! vous exagérez !

MERLOT.

Non pas ! non pas !

LE COMTE.

Elle est indifférente à tout... Tiens ! C'est aujourd'hui son jour de naissance... Autrefois, quoique je m'en souvinsse toujours, elle me disait : « Vous savez, c'est mon anniversaire, faites-moi un beau cadeau pour me faire oublier que je deviens vieille... » Cette fois, elle n'a rien dit... Elle n'y pense même pas...

MERLOT.

Eh bien ! nous y penserons pour elle : dévalisons le jardin.

FROSSARD.

Pillons les serres...

MERLOT,

Et qu'en rentrant, elle trouve le salon plein de fleurs !...

FROSSARD.

C'est ça.

MERLOT.

Tu vois ? Frossard est de cet avis.

FROSSARD.

La comtesse revient.

MERLOT.

Elle va rentrer... Nous n'avons que le temps d'exécuter notre petit complot... Eh bien, viens-tu ?

LE COMTE.

Oui, allons...

MERLOT.

Passez, mon bon Frossard...

FROSSARD.

Après vous, mon cher colonel...

## SCÈNE IV

SARAH, MADELEINE, UN DOMESTIQUE.

SARAH.

Ils ne sont plus là... arrêtons-nous... Je me suis faite un peu plus forte que je ne suis... Merci, ma chère petite... vous êtes vraiment bien gentille pour moi.

MADELEINE.

Ah ! madame, je vous aime tant, je vous suis si reconnaissante... Tout mon bonheur, n'est-ce pas à vous que je le dois ?...

SARAH.

Votre bonheur !.. Profitez-en bien... c'est chose si rare et si précieuse... Ceux qui ont le calme et le repos sont déjà enviables...

MADELEINE.

Vous n'avez que cette écharpe sur vos épaules... Vous ne sentez pas le froid ?

Le domestique paraît.

SARAH.

Non. (Au domestique.) Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

C'est le courrier qu'on apporte de la ville...

SARAH, avec indifférence.

Bien! mettez tout cela sur la table.

MADELEINE.

Des journaux... des lettres... une pour papa... deux pour mon mari... une pour le comte! Tiens! l'écriture de Blanche.

SARAH.

Ah!... (Elle prend la lettre, la regarde avec émotion, à mi-voix.) De Blanche!... Eh bien... ces lettres sont peut-être importantes... portez-les à votre mari et à votre père...

MADELEINE.

Oui, madame...

Elle sort.

## SCÈNE V

SARAH, seule.

Cette lettre... oh! savoir ce qu'elle contient!.. Depuis quatre mois, je ne sais rien de ce qu'ils font... Le comte ne me parle jamais d'eux... Moi je n'ose pas l'interroger... (Prenant la lettre et la retournant dans sa main.) Elle me brûle les doigts!... Cette lettre de sa nièce, il ne pourra pas s'étonner que j'aie voulu la lire... ah! et puis... (Elle l'ouvre, porte la main à ses yeux comme si elle n'y voyait pas, puis lit.) « Mon bon oncle, » notre exil est terminé... nous rentrons en France, et » quand vous recevrez cette lettre nous serons à Pa-

» ris . où j'espère bientôt vous revoir... Vous me re-
» prochez de ne pas vous écrire assez souvent...
» Qu'aurais-je à vous dire que je ne vous aie pas déjà
» dit : nous sommes heureux. » (Parlé.) Heureux ! Ah ! je n'en lirai pas davantage, cela me fait trop de mal. Et d'ailleurs, que m'importe ! (Elle s'éloigne, puis s'arrête :) Non, non, c'est plus fort que moi. Je veux tout savoir. (Elle revient à la table, reprend la lettre, s'assied et accoudée lit de nouveau.) « Si vous saviez de quels soins et de quelle
» tendresse Pierre m'a entourée... Tout ce que j'avais
» rêvé de joies a été dépassé... Enfin, mais c'est un se-
» cret que je ne pourrai vous confier qu'à l'oreille, et
» qu'il faudra que vous deviniez... N'est-ce pas que vous
» l'aimerez comme vous m'avez aimée moi-même. » (Sarah laisse tomber la lettre.) Ah ! (Elle éclate en sanglots.) Ainsi rien n'aura manqué à son bonheur... Épouse aimée, mère bénie et triomphante !... Tout ce qu'une femme peut souhaiter en ce monde, elle l'aura... Et moi... moi !... (Elle pleure)... Ah ! ciel ! ma faute a été grande, mais le fardeau qui m'écrase n'est-il pas trop lourd, et puis-je le porter encore ? Dieu sait que je m'étais résignée à souffrir sans me plaindre, mais vraiment la mesure est comble !... Je les ai faits heureux, leur joie est mon œuvre... Mais en avoir le spectacle sous les yeux... Cela non, je ne pourrai jamais !... Ah ! le repos, le silence, l'oubli, la mort !... Oui, je ne peux plus vivre ! Pardonne-moi, toi, à qui j'avais juré de ne plus causer aucune peine... Je manque à mes serments, mais je ne suis qu'une femme, et je me sens à bout de courage... Adieu ! Adieu ! (La nuit est venue peu à peu, la cloche de l'Angelus se met à sonner lentement au lointain.) Vous qui allez prier... priez pour moi... Oui, petite cloche, j'entends ta voix... elle m'appelle... (Elle marche vers le fond.) J'y vais !... J'y vais !... J'y vais !... (Elle descend vers la berge et disparaît. On l'entend pousser comme un cri de délivrance. ) Ah !!!

## SCÈNE VI

LE COMTE, puis MERLOT, FROSSARD, MADELEINE.

LE COMTE, entrant vivement.

Ce cri !... Sarah !... où êtes-vous ?. . Sarah !...

MERLOT.

Elle était là, il n'y a qu'un instant... Je la voyais sur la terrasse...

MADELEINE.

Je viens de la quitter...

LE COMTE, à Madeleine.

Cette lettre de Blanche dont vous m'avez parlé... Où est-elle ?

MADELEINE, la prenant sur la table.

La voici !...

LE COMTE.

Ouverte !... Par Sarah, sans doute...

Il lit.

MERLOT, au fond.

Là, au pied de l'escalier... comme un voile blanc..

FROSSARD.

Près de la berge...

MERLOT, il descend, puis pousse un cri.

Ah !...

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

MERLOT, revenant l'écharpe de Sarah à la main.

Là... là... au bord, son écharpe... la trace de ses pas... et, au delà, plus rien!

LE COMTE.

Et elle avait lu!... Ah! je comprends!...

MERLOT, le prenant dans ses bras.

Canalheilles!

LE COMTE, avec désespoir.

Nous ne la reverrons jamais! Ah! pourquoi est-elle morte? Dieu sait pourtant si, du fond du cœur, je lui avais pardonné!

Il tombe en pleurant dans les bras de Merlot.

FIN

1890. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.